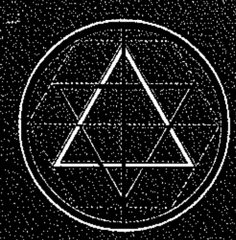
L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle



Jacqueline Encausse 1920 - 2006

Revue du Martinisme et des divers courants initiatiques
fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par le Dr Philippe Encausse

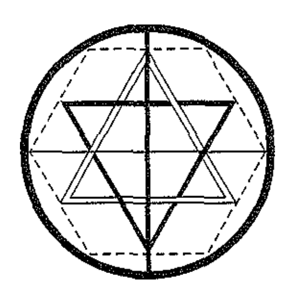


www.initiation.fr

Revue L'Initiation n° 1/2006 janvier - février - mars Trimestriel : 8 €



Jacqueline Encausse.



L'Initiation
69/89, rue Jules Michelet
92700 Colombes
Téléphone & télécopie :
(entre 9 h et 18 h)
01 47 81 84 79
yvesfred.boisset@papus.info

CCP : 8 288 40 U PARIS

Directeur : Michel Léger
Rédacteur en chef :
Yves-Fred Boisset
Rédacteurs en chef adjoints :
Aude Ben-Moha
& Bruno Le Chaux

Administrateur-honoraire :
Jacqueline Encausse†
Administrateur : *Annie Boisset*
Rédacteurs adjoints : Mehiel,
M.-F. Turpaud & Marc Bariteau†

Conception graphique :
Aude Ben-Moha

L'Initiation est également présente sur les sites web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.yvesfred.com
www.chez.com/crp
www.france-spiritualites.com

Les opinions émises dans les articles que *publie* **L'Initiation** *doivent être considérées* comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation ne répond pas des manuscrits communiqués.
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Le Directeur : Michel Léger - 2, allée La Bruyère - 78000 Versailles
Certificat d'inscription à la commission paritaire du papier de presse du 1009 G 85504 du 7/10/04. N° ISSN 1140-8596.
Imprimerie Arts Print - 92, rue Sartoris - 92250 La Garenne-Colombes. Dépôt légal n° 10408 - mars 2006.

Sommaire



AU REVOIR, JACQUELINE





Ce mercredi 22 février, nous étions quelques-uns, familiers et amis, à nous retrouver au cimetière parisien du Père-Lachaise devant la tombe de Papus et de son fils Philippe. Avec recueillement, discrétion et ferveur, nous accompagnions jusqu'à sa dernière demeure notre chère Jacqueline Encausse enlevée quelques jours plus tôt à notre affection.

Quarante-six ans d'amitié, de complicité, de fraternité ne s'arrêtent pas à la porte d'un cimetière, ne se diluent pas devant une sépulture, ne se perdent pas dans le flou des souvenirs.

Souvenirs ! En ces moments où se mêlent tristesse et espérance, les souvenirs affluent qui nous tirent par la manche, nous parlent à l'oreille et nous font des clins d'œil.

Novembre 1960. Philippe Encausse m'avait demandé de passer le voir au ministère de la Jeunesse et des Sports, rue de Châteaudun à Paris, pour lui remettre un article sur Papus que j'avais composé et qu'il destinait à la revue. Il était occupé, en réunion peut-être, et c'est une secrétaire qui me reçut et prit mon papier. Cette secrétaire, c'était Jacqueline mais j'ignorais qu'elle était bien plus qu'une secrétaire comme on en croise tant dans les couloirs des ministères, j'ignorais encore qu'elle était déjà « la petite fourmi » qui, aux côtés de Philippe, apportait son talent et son dévouement à l'Ordre martiniste de Papus et à la revue.

Aussi, quelle ne fut pas ma surprise de la revoir quelques jours plus tard dans une réunion d'un groupe martiniste. Elle y présenta une conférence sur Amélie de Boisse-Mortemart. Plus tard, cette conférence, signée de son nom de jeune fille, Jacqueline Basse, paraîtra dans la revue (n° 2 de 1962).

Le souvenir de Jacqueline est inséparable de celui de Philippe. Tous deux, côte à côte, ont donné tout leur temps et le meilleur d'eux-mêmes au martinisme et à la revue pour que l'un comme l'autre se développent toujours et accroissent leur rayonnement. Toujours à l'écoute des sœurs et frères en difficulté, ils se tenaient prêts à les aider du mieux qu'ils le pouvaient par fidélité à la mémoire de Papus et à celle du Maître Philippe. L'Amour, en son acception la plus large, conduisait tous les actes de leur vie. En 1991, Jacqueline publia un livre en mémoire de Philippe : *Un Serviteur Inconnu, Philippe Encausse*. À la demande de Jacqueline, nous fûmes nombreux à apporter nos témoignages, à évoquer nos rencontres avec lui et à lui exprimer toute notre fraternelle reconnaissance.

Les déceptions et les trahisons qui sont le lot de tous ceux qui ont la volonté de mettre toutes leurs forces au service des autres et qui veulent poursuivre une œuvre qu'ils estiment juste et nécessaire ne les ont pas ménagés. Mais, ils savaient pardonner ; leur mission se plaçait bien au-dessus des mesquineries passagères qui n'ont jamais que l'importance qu'on veut bien leur donner.

Le 22 juillet 1984, Philippe s'en alla rejoindre ses Maîtres qui l'avaient inspiré sa vie durant. Retenu alors en province par un deuil familial, je ne pus être présent aux obsèques de Philippe. Mais, dès mon retour à Paris, je revoyais Jacqueline qui m'affirma sa volonté de poursuivre l'œuvre commencée et qui n'aurait su s'achever. Elle me demanda de succéder à Philippe comme

rédacteur en chef de la revue, ce que j'acceptais sans hésitation bien que je fusse conscient de la lourde responsabilité qui m'incombait, sachant que personne ne pourrait jamais remplacer Philippe.

La revue continua de paraître et Jacqueline nous apporta pendant plusieurs années sa collaboration active, préparant les articles à sélectionner et nous facilitant grandement la tâche. Elle accomplit également sa tâche ô combien délicate d'administratrice, tenant à jour les fichiers des abonnés, pointant soigneusement les paiements et s'occupant de l'intendance et des relations avec l'imprimeur. Régulièrement, l'équipe rédactionnelle se retrouvait à son domicile, à Boulogne, pour lire les articles et préparer le sommaire de chaque numéro. Avec l'arrivée de l'informatique, notre tâche fut allégée.

En 1997, fatiguée et jugeant avoir bien rempli sa mission au service de la revue, elle demanda à être relevée de sa fonction d'administratrice. Elle pensa que mon épouse pourrait s'acquitter fort bien de ce travail ; sa confiance nous toucha et nous lui en fûmes très reconnaissants.
C'est à l'automne 2000 que son état de santé, qui s'était dégradé peu à peu, l'obligea à quitter Boulogne pour s'installer dans une maison de retraite de l'Essonne. Nous lui rendîmes souvent visite et, aussi longtemps que cela fut possible, nous la promenions et l'emmenions au restaurant, ce qui lui causait une véritable joie. Elle avait tant donné à tous que nous lui devions bien cela.
Le jeudi 16 février, une lumière discrète et cependant radieuse s'éteignit. Mais, au-delà de cette séparation, nous voyons une étoile briller au fond de nos cœurs, une étoile qui ne pâlira jamais car elle est Amour et Fraternité.
À son frère Jacques, à sa nièce Mathilde, à son époux et à leurs enfants, à Gérard, à toute sa famille, la revue adresse ses plus sincères condoléances. Nous partageons leur peine et les assurons de notre sincère affection.

Au revoir Jacqueline et merci pour tout le bonheur que tu as semé autour de toi.

Par Yves-Fred Boisset

(Voir aussi en page 78 des photos des obsèques.)

Au moment où nous mettons sous presse le présent numéro, nous apprenons le décès de Robert Amadou survenu le mardi 14 mars dernier.
Un hommage lui sera rendu dans notre prochain numéro.



UNE ÉTOILE DISPARAÎT

Témoignage de Michel Léger, directeur de la revue

C Jacqueline Basse, devenue Jacqueline Encausse par son mariage, fut, *pour la revue « L'Initiation », secrétaire de rédaction*, administrateur puis administrateur honoraire depuis 1998 ; elle était tout pour la revue que Philippe avait réveillée en 1952.

Compagne de Philippe, elle était comme l'appellait ce dernier « la petite abeille », « ma fourmi ». Travaillant au Ministère de l'Éducation Nationale comme Philippe, elle le seconda, sa douceur et son amour veillant précieusement sur ce dernier.

Ma sœur Jacqueline était pour moi une véritable martiniste ; un grand raffinement et un respect se dégageaient de sa personne, les sœurs et les frères qui l'ont approchée ont ressenti cette paix du cœur qui nous est chère.

Parler de son indulgence, de sa bonté naturelle, c'est aussi parler de Philippe. Ils se complétaient et ensemble ils travaillaient à faire connaître les enseignements de l'Évangile et du Maître Philippe de Lyon. Croyante, elle pensait que la connaissance de ses vies antérieures pouvaient permettre à un être de se débarasser d'inhibitions, en affirmant sa Foi en Dieu.

Elle publia en septembre 1991 un remarquable ouvrage : *Biographie du docteur Philippe Encausse, fils de Papus.*

Ses articles dans la revue *L'Initiation* témoignent de son intérêt pour l'astrologie. *L'homme et l'astrologie*, publié en juin 1976, dénote un penchant pour les écrits de Gustave Lambert-Brahy. Réalisant des horoscopes, elle en fit un pour chacun de mes deux fils. Commentant aussi les nouveaux livres, elle participa au succès de la revue par ses contes comme « La mauvaise prière » ; auteur du catalogue de la bibliothèque, elle connaissait tous les Maîtres Passés, leurs œuvres, et son travail reste toujours d'actualité. « *Faites place à l'Esprit* », avait-elle choisi pour illustrer le prologue du catalogue de la bibliothèque dont elle avait la responsabilité.

En 1963, alors que j'étais un jeune célibataire, Phillippe m'invita plusieurs fois à dîner chez lui en compagnie de Jacqueline et de jeunes filles qu'il souhaitait me présenter. Cela n'eut point de suite, mais j'ai eu l'occasion d'apprécier les talents de maîtresse de maison de Jacqueline.

Après le départ de Philippe en juillet 1984, elle continua à s'occuper activement de la revue, en en faisant son principal centre d'intérêt. Quelques années plus tard, elle remit à notre frère Yves-Fred Boisset la collection complète de la revue et, généreusement, elle m'offrit le portrait de Monsieur Philippe qui était dans son oratoire, 6 rue Jean Bouveri à Boulogne.

Son départ pour l'Orient Éternel n'a pas changé nos liens fraternels, bien au contraire. Jacqueline Encausse reste présente en nos cœurs, elle a rejoint nos « Maîtres Passés » et elle est parmi nous aujourd'hui « Lumineuse et Vivante ».

La pierre

La pierre tombale de Louis ENCAUSSE, de son fils Gérard (PAPUS) et de son petit-fils Philippe, fut rouverte pour accueillir Jacqueline, l'épouse de Philippe, le 22 février 2006.

La pierre est toujours là. Seul pivot immobile
Dans les voyages bleus de l'esprit inconstant.
Aussi loin les longs trains s'en vont nous entraînant,
Là, elle attend, tranquille.

Elle sait, dans la science secrète des pierres,
Ce que sait le menhir et l'écueil affleurant :
Que l'homme vagabond reviendra en son temps
A son fixe repère.

Elle sait qu'à l'automne un appel semble naître
De son marbre poli aux trois prénoms gravés.
Qu'importent les lointains qui jalonnent l'année :
On doit y reparaître.

Le temps d'un pot de fleurs posé sur le rebord,
Le temps d'un Notre Père, et le temps du silence,
On repart dans la ville et la vie et la danse,
Ayant frôlé le port.

La pierre ne dit rien. Elle est d'un autre temps
Que nous qui ressentons les saisons fugitives.
Elle sait qu'elle est le rocher de l'Autre Rive
Et, paisible, elle attend

Marielle-Frédérique Turpaud

Jacqueline Encausse ne fut pas seulement l'administratrice dévouée de la revue. Elle écrivit aussi de nombreux articles. Nous en avons choisi deux que nous reproduisons dans les pages qui suivent. Le premier est un hommage à Papus et à Philippe Encausse publié initialement dans le numéro 3 de 1991 (pages 129 et ss.) ; le second est un conte publié dans le numéro 3 de 1977 (pages 170 et ss.).

Par Jacqueline Encausse

PHILIPPE ENCAUSSE ET SON PERE «PAPUS»

Lorsque j'écris un récit, j'ai l'habitude peu originale de commencer par le commencement. Manque d'imagination et de talent littéraire probablement. Rien n'est énigmatique, ni complexe, dans l'existence de Philippe Encausse que j'eus le bonheur de connaître pendant 25 ans. Un quart de siècle !

Philippe naquit à Paris, le 2 janvier 1906, de deux êtres qui s'aimaient : Papus (docteur Gérard Encausse), le père fort connu, et Jeanne Charlatte la mère, belle et bonne, que Philippe appelait plus tard devant moi avec tendresse « *Maman Jeanne*». C'est donc déjà, au départ, comme dit le populaire, « *un enfant de l'amour* ». Bonne disposition pour l'avenir, car l'enfant, même et surtout le nouveau-né, « boit », absorbe, comme par *osmose, l'amour de ses parents, pour se former et se développer* harmonieusement. Il en fut comblé !

À sa naissance, le couple avait déjà une petite fille, mais celle-ci ne vécut pas, enlevée par une méningite. À cette époque, la médecine n'était pas armée comme maintenant pour lutter efficacement contre les maladies infantiles et nombre d'enfants mouraient dès qu'il y avait une sorte d'épidémie.

Très vite Philippe resta seul, avec un demi-frère, plus âgé que lui de dix ans, né d'un premier mariage de « *Maman Jeanne* » et qui n'eut que peu d'incidence sur son évolution.

Le petit garçon, robuste et très vivant, fut assez turbulent, de son aveu même cinquante ans après. On le mit rapidement dans une école du quartier, dirigée, il me semble, par des religieuses. Cette influence lénifiante ne l'empêcha pas de s'affilier à une bande de jeunes garçons bruyants et imaginatifs dans leurs jeux, dont il devint le chef, en guerre continue contre une autre petite bande. C'était un début. Ses photos nous montrent un bel enfant bouclé, au regard direct et fort autoritaire, regard sérieux, comme s'il prenait déjà conscience des épreuves et des responsabilités qui l'attendaient...

Cette période, qui dura 10 ans, fut une des plus heureuses de sa vie.

« *Les femmes et les enfants d'abord !* » Je vais essayer, d'après les souvenirs de Philippe, de vous décrire « *Maman Jeanne* ». Très jolie, toujours coquette, assez petite, brune, plutôt rondelette, mais bien faite, suffisamment intelligente pour avoir de l'esprit de répartie face à ce diable de Papus, qui aimait bien rire et taquiner !

Philippe disait d'elle que « *c'était un petit oiseau* ». Elle était de plus le *médium de Papus, capable de l'aider dans ses recherches vers l'Invisible.* C'était elle qui grondait « Lili » (diminutif de Philippe), parfois à coups d'ombrelle !

Je ne crois pas que Papus était un mari facile et agréable pour une compagne : trop souvent absent ou occupé à des réunions, des conférences, absorbé par des ouvrages d'occultisme et il ne faut pas l'oublier, les malades de ses deux cabinets de consultations, l'un à Paris, l'autre à Tours.

Une anecdote racontée par Philippe avec un grand rire et une certaine fierté filiale : il semble que de belles dames, clientes ou amies, demandaient sans vergogne au docteur Gérard Encausse : « *de leur faire un petit Papus...* » L'histoire ne dit pas s'il donna suite à leurs demandes... Aucune manifestation d'héritier mâle ne parvint à la connaissance de Philippe par la suite... Comment Philippe eut-il connaissance de l'incident ? Un vieil ami bavard ou « *Maman Jeanne* » elle-même ?

J'aimerais que l'on parle des compagnes des savants, des occultistes, des spiritualistes, des écrivains de talent, des musiciens, des artistes, des créateurs de toutes espèces, entièrement pris par leurs créations. Elles sont trop

souvent oubliées, méconnues, et pourtant elles participent, pour la plupart, par leur simple présence silencieuse, à la réussite de leurs maris !

Monsieur Philippe de Lyon, qui avait transformé Papus et nombre de jeunes occultistes bouillants en de bons chrétiens, était un familier, quand il était à Paris, de l'appartement du boulevard de Clichy, où régnait Maman Jeanne... Il lui demandait assez souvent, par gentillesse, de « *lui faire les cartes* »... lui qui vivait directement dans l'avenir, sans effort !

– Que désirez-vous le plus, ma chère Jeanne, je prierai pour vous...

– Ce que je souhaite de tout mon cœur, c'est de rester jeune et belle longtemps...

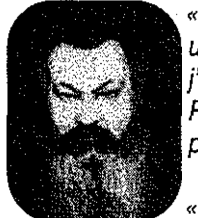
Et, en effet, jusqu'à sa mort en 1933, son visage n'avait pas une ride et si elle avait un peu épaissi, elle était toujours très agréable.

Philippe aimait beaucoup sa mère, bien entendu, malgré les coups d'ombrelle dont il se souvenait toujours et qu'il devait, même tout petit, juger mérités. Dès qu'il le put, il l'aida et il la soutint jusqu'au bout.

Mais je suis certaine que, dès les premières années de sa vie, Philippe préférait son père qui, rarement là, n'avait que des douceurs, des tendresses pour lui. L'enfant n'avait alors aucune idée de l'homme de valeur qu'était Papus. Il le découvrit plus tard, comme nous le verrons.

Une description intelligente, mais un peu acerbe, de Papus a été faite par Victor Émile Michelet dans Les Compagnons de la Hiérophanie ; en voici quelques courts extraits :

« ... *De ces figures, l'une des plus caractéristiques fut Papus. Sa personnalité d'apparence complexe, et très simple en réalité, fut déjà très diversement jugée. Sans doute elle aura plus tard sa légende, comme Cagliostro ou le comte de Saint-Germain. Ce gros garçon souriant, dont les sombres yeux malins, remontant vers les tempes, éclairaient les rondes pommettes candides dans le visage débonnaire, fut l'animateur passionné du mouvement occultiste auquel il voua ses forces.*



« ... Au cours d'une soirée organisée par Le Lotus dans une salle du Véfour, cafetier jadis célèbre du Palais Royal, j'assistai aux débuts d'un conférencier bien mal doué. Rarement on entendit un parleur chercher ses mots avec plus de difficulté.

« Ce Papus fera bien de renoncer au métier d'orateur, pensai-je ingénument.

« J'ignorais alors les prodiges de la volonté et de l'entraînement.

« Fort peu de temps après cette soirée, Papus avait appris à parler en public avec une grande clarté et avec cette facilité un peu vulgaire qui agit sur un auditoire moyen. Je ne tardai guère à le revoir...

« ... Tout enfant, il avait ouvert les fortes narines de son nez en pied de marmite à tous les vents de l'esprit qui soufflent sur la fournaise parisienne. Essentiellement intelligent, d'une intelligence rapidement assimilatrice, il s'emparait immédiatement des concepts les plus abstrus et en incarcérait un reflet dans quelques formules un peu grosses, accessibles au vulgaire. Il était né vulgarisateur, et pourtant il était supérieur à cette fonction. Certains hommes, fort rares, suppléent par leur intelligence à d'autres facultés qui leur manquent. Papus était de ceux-là...

« ... Son ardeur militante l'emportait joyeusement dans la lutte. Il recevait les coups en souriant et les rendait de même. Sa camaraderie obligeante, son activité, ses dons d'organisateur en faisaient volontiers un centre attractif. Il y a des hommes doués pour unir les autres. (On croirait entendre parler de Philippe). Autour de celui-là de nombreux esprits s'assemblèrent. Ils restaient quelques temps puis disparaissaient. C'est que Papus était un aimant à deux pôles. Il attirait et il éloignait. Il savait assembler et dissocier. Son humeur versatile et parfois ombrageuse agaçait bientôt ceux qui l'approchaient. On le voyait s'enthousiasmer pour quelque individualité nouvelle puis cet enthousiasme bientôt se vouait à une autre...

« Guaita s'exaspéra quand il le vit passer de la rigueur hermétique à une mystique fluctuante derrière le thaumaturge Philippe... Le sang gitan qui

coulait en ses veines l'enivra des vapeurs où frémit l'intuition des grandes réalités. Je puis témoigner qu'un jour de notre jeunesse où nous étudiions ensemble la chiromancie, il me dit en me montrant sa main : 'Voyez : je mourrai à cinquante trois ans'. »

La prévision était juste. Quand au cours de la guerre, son cercueil enveloppé des trois couleurs françaises, sortit de l'Église Notre-Dame de Lorette, une lourde masse de pierre tomba à dix centimètres derrière lui. Au fronton triangulaire de l'Église, des sculptures représentent une scène sacrée. Ce fut la tête d'un des personnages, grand quatre fois comme nature, qui se détacha pour cette chute étrange. Cependant personne ne fut blessé. (Ce n'est pas tout à fait exact : Philippe m'a raconté qu'un doigt d'un ange en pierre était tombé alors sur la couronne déposée à son nom. Il en tirait une leçon : celle d'être désigné.)

Toute autre est l'image de Papus que nous laisse Phaneg (Georges Descormiers) dans son livre *Le docteur Papus*, édité en 1909 à la « Librairie Hermétique » et qu'il dédia à Philippe en 1943. Il s'agit là du Papus plus âgé que dans le témoignage de Victor-Émile Michelet.

ÉTUDE DE LA MAIN DE PAPUS

Une impression générale de force et de puissance se dégage de cette main ; les signes sont nombreux d'une bonté réelle et active cherchant sans cesse à se réaliser dans la vie. La volonté faible en réalité est remplacée par l'activité, la force d'inertie, l'obstination. Souvent la crainte de faire de la peine et de ne pas obéir à son devoir rend Papus indécis ; mais, il finit toujours par arriver à ses fins. Une timidité combattue cause des coups d'audace soudains et qui peuvent tromper complètement sur son compte des observateurs superficiels.

L'harmonie entre la paume et les doigts indique l'équilibre, de grandes tendances à l'optimisme, d'où naissent en partie la force, le rayonnement et le réconfort qu'il répand autour de lui.

Les doigts courts indiquent le manque de sens positif, l'intelligence profonde et synthétique qui voit les détails avec peine. Nous trouvons encore l'amour de tout ce qui est simple ; un mélange de malice et de naïveté ; une étonnante mémoire classificatrice, la science d'oublier les choses mauvaises, une intuition médicale extraordinaire, des goûts artistiques réels, quoique n'ayant pas été cultivés.

Papus est surtout un réalisateur ; ses pensées même prennent pour ainsi dire immédiatement une forme objective, tendent à ne jamais rester sur le plan de la rêverie.

Il sait ne pas voir les choses désagréables, il déteste la discussion et préfère céder et se laisser diriger dans certains cas plutôt que de se défendre. Il utilise son énergie en dehors du cercle habituel de sa vie.

Le caractère de Papus est plein de contradictions et le rend très difficile à connaître ; le mobile de ses actes échappe le plus souvent à l'observateur. Il est confiant mais la vie l'a rendu méfiant. Il est doux parce qu'il craint ses impulsions violentes ; il se laisse aller à des élans et cependant il est capable de discrétion profonde. Il n'est pas pratique, mais cependant il possède parfaitement tout ce qui peut simplifier la vie et la rendre plus confortable.

Il adore la vie simple et mène l'existence la plus compliquée qui soit. Il est mystique, mais son mysticisme ne vient pas de l'amour du merveilleux. Il découle de l'observation et a une base nette et explicable. Il a l'esprit de blague et est très sentimental, capable de passions durables et sincères. Il n'est jamais plus sérieux que lorsqu'il plaisante et, tout en solutionnant les plus grands problèmes de la philosophie, il peut s'amuser comme un enfant. Pour terminer, nous dirons que, dans sa main, des étoiles nombreuses indiquent son œuvre de vulgarisation, sa mission et sa popularité. Sa santé est robuste, mais sujette à de violentes attaques qu'il subit patiemment.

Philippe, après des études classiques réussies par ses efforts personnels et l'aide matérielle et morale des amis de Papus et de sa famille, fut initié à l'occultisme et à l'amour, par une jeune théosophe étasunienne, lorsqu'il eut 17 ou 18 ans.

Il l'aima bien sûr, et ce fut son premier amour, celui qu'il n'oublia jamais. Curieusement, c'est elle qui lui ouvrit les yeux sur l'importance de l'œuvre de son père. Puis, elle disparut.

Beaucoup plus tard, Philippe eut la gentillesse de me dire que je ressemblais à cette jeune femme. Il ne faut pas oublier que Philippe était déjà extrêmement myope !...

Depuis plusieurs années, au Collège, Philippe faisait du sport, comme on le faisait à l'époque, bien sûr en amateur, avec l'ardeur qui lui était naturelle et qui lui valut, à 21 ans, de devenir Champion de Paris et de France de saut en hauteur.

Nous voyons déjà poindre en lui l'homme complet : intellectuel, mieux que cela : intelligent, ce qui n'est pas la même chose, et « *l'homme sain en mouvement* » qui fut plus tard son objectif lorsqu'il devint Chef du Contrôle Médical Sportif au Ministère de l'Éducation.

Pour gagner sa vie, celle de sa mère et aussi par goût, Philippe fut journaliste à *l'Intransigeant*. D'abord pigiste, ensuite reporter sportif, il s'inscrivit, en plus, dans l'imitation de son Père, au P.C.B. pour devenir médecin.

Le respect et la ferveur que, sa vie durant, Philippe consacra à la mémoire de son père, commençait... Sans Philippe, qui multiplia les rééditions des œuvres de Papus, avec l'aide de son ami Dangles et des Jordan (éditeurs), il serait oublié. Orateur accompli, il fit de nombreuses conférences fort prisées sur son père. Il lui dédia deux loges qui portent son nom, à la Grande Loge de France. Philippe écrivit *Papus, sa vie, son œuvre*. Puis, il ressuscita le martinisme et dans la foulée la revue *L'Initiation* pour mieux le suivre...

Papus serait peut-être oublié maintenant que presque un siècle est passé, que de nouveaux auteurs s'élancent, porteurs de vérités nouvelles, ressemblant étrangement aux anciennes, tellement il est difficile d'innover quand le Message est simple...

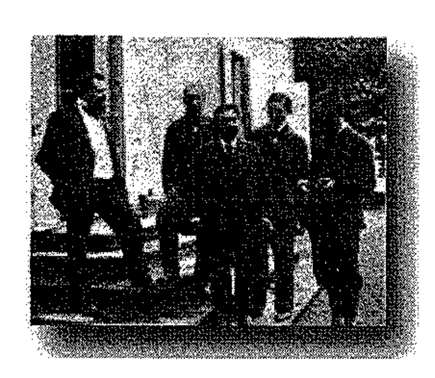
Philippe Encausse adopta les idées profondément chrétiennes qui furent celles de son père, après la rencontre de celui-ci avec Monsieur Philippe, de

Lyon, homme simple et bon, qui faisait des miracles sans en tirer la moindre vanité, ni profit, sachant que son « pouvoir » venait de « L'Ami » et qu'il n'était rien par rapport à Lui...

Philippe Encausse lui consacra un ouvrage dont la 12e édition parut *post-mortem* en 1985. L'apparente naïveté de certaines « paroles » de Monsieur Philippe le fait rejeter par des intellectuels déviés, peu intelligents, ou qui n'ont pas l'intuition du vrai qui caractérise justement Papus, Philippe Encausse et quelques autres.

La preuve est faite que Philippe Encausse consacra sa vie entière, jusqu'aux derniers moments, à soutenir la mémoire de son père, à faire aimer cet homme qui l'avait « consacré », lui transmettant ses bien réels pouvoirs, quelques mois avant sa mort. Philippe ayant dix ans, l'enfant, sur le moment, n'y comprit pas grand chose, mais l'Homme réalisa et concrétisa, en fait, l'œuvre de son père, en lui d'abord, et en conséquence en son prochain qu'il aima sincèrement toute sa vie, qu'il servit sans cependant être dupe...

Comme son père et Monsieur Philippe, il « savait » qui était réellement son prochain avec ses faiblesses, ses petitesses, il était lucide, mais il l'aimait cependant et l'aida, sans se laisser décourager par l'ingratitude et parfois la perfidie de certains. Il savait pardonner... Nous devons en prendre de la graine... C'est une partie du « Secret » héritage du seul Maître que nous avons, en vérité...



Un conte de Jacqueline Encausse

LES VISITEURS DE FRANÇOIS

La grotte était située au flanc de la colline, un peu au-dessus d'Assise, non loin de la maison des Bernardone, sur un terrain leur appartenant, et François, dans son enfance, venait y jouer fréquemment avec d'autres gamins.

Maintenant qu'il allait sur ses 21 ans, il y montait pour y trouver la paix, une certaine qualité de silence et la réponse à la question qu'il ne cessait de se poser : quelle est ma voie ? Un saint homme avait vécu dans cette grotte pendant quelques années et depuis sa disparition, nul ne l'avait occupée.

Seul, un grand Christ de bois, aux traits frustes, qui avait été sculpté par l'anachorète lui-même demeurait, et François aimait à contempler la patine, l'usure des pieds souvent baisés par le vieil homme.

François possédait un heureux caractère, et ce jour-là il était particulièrement joyeux. Sa mère, si bonne, l'avait gavé d'un délicieux rôti et son père, maussade, était parti traiter quelque affaire à la ville voisine. Le soleil ruisselait sur la campagne environnante. Les cigales stridulaient, les oiseaux chantaient et le jeune homme s'arrêtait parfois pour essayer sur sa mandole une note rappelant leurs trilles.

À cette heure, le soleil baignait la grotte presque jusqu'aux pieds du crucifié qui en occupait le fond. François s'assit sur un lit de feuilles mortes et poussa un long soupir : il était bien, au sens complet du terme, bien dans son cœur et dans son corps en bonne santé. Puis, il s'étendit pour contempler au loin la vallée et le paysage souriant qui lui faisait face : la joie devint plénitude et envahit son âme. Il chanta quelques notes d'une romance à la mode qui se transforma en cantique à la gloire de Dieu qui a fait toutes choses et qui les a faites si belles.

Près de l'entrée de la grotte poussait un rosier qui pour lors était couvert de fleurs. Une d'entre elles attira son attention : son coloris, délicatement safrané, lui rappelait les joues d'une jeune fille à peine entrevue et qu'il croyait avoir oubliée. Une sorte d'adoration le saisit, il mêlait la rose à son chaste souvenir

et les deux ne faisaient plus qu'un. Pour rien au monde, il ne l'aurait cueillie, pas plus qu'il n'aurait osé toucher la fille au teint si frais. Pour cela, il y a des gaillardes, fraîches aussi et belles à leur manière.

Une sorte de rire léger le fit se retourner : un petit oiseau vert riait visiblement de l'émoi du jeune homme. Il sautillait sur place, passant d'une zone d'ombre dans un rayon de soleil et poussait des cris qui semblaient un rire :
– Viens, mon compère, dit François, avançant sa main vers l'oiseau. Celui-ci sauta sans crainte sur l'index qui lui était tendu et resta silencieux. Un dialogue muet s'engageait entre l'homme et l'oiseau lorsqu'une voix se fit entendre :
– François, François, es-tu là ? Ton père te cherche et content, il ne l'est guère...

Un grand garçon maigre et brun surgissait devant François, faisant fuir l'oiseau et la féerie dans laquelle le jeune homme était plongé. Tout en sueur d'avoir couru, encore un peu haletant, il s'assit en face de son ami qui le regardait en souriant :
– Mais qu'est-ce que tu fais là ? Les rues sont pleines de chalands, les baladins sont arrivés et la fête va commencer. Si tu ne viens, elle commencera sans toi ! Ton père a renoncé à son voyage... À peine passées les portes de la ville, il a fait demi-tour et le voilà rentré... La belle colère l'a pris et il te mande au plus tôt.
– Dis lui que c'est dimanche et que je fête le Seigneur à ma façon. Qu'il me laisse faire mes dévotions... Je rentrerai à la nuit tombée.
– Et tu vas rester tout l'après-midi dans cette grotte ? Tu ne descends pas te réjouir avec nous ? Écoute-moi, François, tu n'es pas normal. Depuis que tu es revenu de Pérouse, tu n'as plus les pieds sur terre... Est-ce encore ce rêve de chevalerie qui te tourmente ? Je te parle droit, comme à un ami, et je te dis : sache te contenter de ce que tu as, tu es fils de drapier, riche et bien établi en ville, gai, beau et aimé des filles. Beaucoup t'envient... Au fait, Sabina m'a parlé de toi l'autre jour, avec beaucoup d'éloquence – La belle Sabina... Elle te plaît ?
– Bien sûr qu'elle me plaît, mais j'ai d'autres projets que le mariage... Je veux faire de grandes choses, mais je ne sais point lesquelles... J'attends un signe...

– Qui ne viendra peut-être jamais ! Et le temps passera et tu seras vieux, laid et pauvre avant longtemps si tu mènes ce train...

– Prophète de malheur, passe ton chemin et me laisse en paix, dit François en riant et repoussant son ami d'une bourrade.
– Adieu, fit l'autre, puisque tu ne veux rien entendre de sensé, je vais m'amuser et boire à ta santé ! *La belle Sabina sera pour moi !* Adieu, poète, nourris-toi de rêves et deviens étique comme un vieux cheval !

Il disparut en quelques instants et François s'ennuya. Bien sûr, il y avait sa famille et l'avenir tout tracé qui s'ouvrait à lui dans la boutique de son père. Un avenir de notable, tranquille et sûr, fait de petites joies et de petites peines, lourd de besognes mesquines, rien qui exalte l'âme comme, par exemple, l'idéal de la chevalerie.

François en était là de ses pensées moroses lorsqu'un enfant de deux ou trois ans surgit devant lui, en babillant. Blond doré et tout bouclé, il était beau comme le petit dieu païen qui ornait la fontaine de la place. Ce n'était pas un enfant chétif, ses jambes nues bien musclées sous sa robe de laine déchirée en témoignaient. François ne l'intimidait pas et il voulut visiter la grotte. Le tour fut vite fait et l'on en vint tout naturellement à parler du personnage qui était sur la croix :
– Qui c'est ?
– C'est Jésus.
– Pourquoi il reste là ?
– Il y est venu par amour pour les hommes...
– Ah ! puis l'enfant, changeant d'idée, saisit l'instrument de musique de

François et celui-ci eut toutes les peines du monde à le lui retirer des mains avec douceur. Quand ce fut fait, il lui joua un petit air joyeux. Le visage de l'enfant s'illumina et ses cheveux dans le soleil lui faisaient comme une auréole dorée et François crut voir l'Enfant-Dieu... Il allait l'interroger quand retentirent des cris dans le sentier :
– « *Giacommo... Brigand... Où es-tu ?.. Tu me le paieras !* ...

Et une femme d'une vingtaine d'années, courte sur pattes et un peu noiraude, arrivait, toute essoufflée, l'air inquiet, devant la grotte. Elle ramassa vivement l'enfant qu'elle serra sur son cœur, jeta un regard noir sur François qui sourit et lui dit :

– Mais de quoi as-tu donc peur ? Je ne lui fais aucun mal...
– Tu es le fils Bernardone, je t'ai reconnu, et rien de bon ne vient aux pauvres à fréquenter les bourgeois.
– Prends cette pièce... tu lui achèteras une robe neuve, dit François en riant, lui tendant une pièce d'argent.
– Pour que tu dises que je te l'ai volée et que l'on me mette en prison... Merci !
– Prends sans crainte et vas-t'en, car tu me casses les oreilles, dit-il avec lassitude.

La fille prit la pièce, la mit dans son panier et s'en alla avec le bambin avec toute la dignité et la rapidité que lui permettaient ses courtes jambes.

– La peur de cette femme était bien sincère. Les riches font peur aux pauvres et ceux-ci ne les aiment pas, songeait François. Ils sont pourtant mes frères en Christ et moi, je les aime. Les pauvres ont peur de tout ce qui ne leur ressemble pas. Pour que leur frayeur cesse, il faut devenir leur semblable, parler le même langage qu'eux, connaître les mêmes problèmes, la faim, le froid, les humiliations, l'injustice. Mon bon Maître, Christ, était pauvre, qui a choisi de naître dans une étable... Ouais, je sais tout cela et je continue à vivre comme un étranger parmi les hommes. Je ne sais que donner une pièce, ce qui ne me coûte guère d'effort, puisque mon escarcelle est bien remplie...
La nuit tombait doucement, le paysage devenait cuivré, l'ombre gagnait la grotte et François s'endormit, allongé sur le ventre, la tête posée sur un bras. Bien plus tard il s'éveilla brusquement, sentant une présence. La clarté de la lune lui permit de voir une haute silhouette devant l'entrée de la grotte. C'était un homme, vêtu d'une longue robe de bure grise, dont le capuchon était rabattu sur le visage, dissimulant ses traits. L'homme était immobile, muet, et tendait la main dans l'attitude d'un mendiant. François ne ressentait aucune crainte devant l'apparition et, au contraire, une certaine allégresse le baignait. Soudain, il réalisa que la paume de la main tendue vers lui, dans laquelle il déposait une pièce, n'était qu'une plaie sanguinolente... L'homme était-il blessé ? Puis ses yeux se posèrent sur les pieds nus et il y vit les mêmes marques. Marques de clous ?

François tomba à genoux, le crucifié enfin allait lui montrer le chemin, lorsque l'homme, relevant son capuchon, lui montra son visage et le jeune homme, stupéfait, trouva une ressemblance étonnante avec le sien. Visage émacié,

amaigri, vieilli, mais bien reconnaissable cependant.
L'homme regarda François dans les yeux, son regard pénétrant, doux, le convainquit sans peine que c'était bien devant une image de lui-même qu'il se trouvait.
Un cri inarticulé échappa à François qui, tendant les bras, voulut retenir le mendiant. Celui-ci recula, se fondit dans la nuit et disparut.
Le jeune homme, l'esprit en déroute, sortit de son refuge, appelant l'homme, le suppliant de revenir, mais aucun bruit de pas ne résonnait et il dut se rendre à l'évidence que cet homme étrange était une apparition.
Mais quel sens donner à cette apparition insolite d'un mendiant lui ressemblant étonnamment et qui ne lui avait laissé aucun message ? Il se jeta aux pieds du Christ et lui adressa une prière vibrante, pleine d'humilité, lui demandant d'éclairer son esprit d'homme pécheur et sot, incapable de comprendre les ordres de Dieu. Dans son état de prière, les larmes coulaient sur son visage, lentement, sans aucun sanglot, ni sensation d'amertume.
Puis il se lassa et toujours en pleurs redescendit vers la ville, le cœur brisé d'avoir été aussi près de l'illumination, sans pour autant l'avoir connue.

– Le Seigneur m'a donné un signe, et je n'ai su le comprendre...
Mais Dieu avait tout son temps...



Conférence ésotérique de M. le Docteur Papus



Papus avait coutume de donner de nombreuses conférences publiques sur les différents sujets liés à l'ésotérisme et aux sciences secrètes. Nous avons retrouvé celle-ci qu'il donna le jeudi 22 février 1912 et nous avons pensé qu'il était intéressant de la publier dans cette revue justement fondée par Papus en 1888.

Nous avons jadis essayé de faire une histoire générale de l'établissement de la race humaine sur la terre. Vous savez qu'il y a quelques années, pas bien longtemps, on commençait l'histoire de la race humaine à la guerre de Troie, après l'avoir commencé à l'histoire des Juifs. Maintenant on va plus loin, on commence l'histoire à la descente des Aryens vers l'Occident : c'est l'histoire de la race blanche. Dans des conférences antérieures j'ai essayé de vous montrer qu'avant l'histoire de la race blanche il y avait à étudier l'histoire de la race rouge, qui a eu une influence considérable.

Il y aurait aussi à étudier l'histoire de la race noire, mais nous n'avons aucun document à ce sujet, et pour cette raison nous sommes obligés de la passer sous silence.

Aujourd'hui, nous allons aborder l'étude de la race qui nous intéresse particulièrement : la race blanche.

Elle nous intéresse parce que nous sommes des Blancs, et parce que ces hiéroglyphes égyptiens, s'ils sont curieux, s'ils renferment une science profonde, ne s'adaptent pas d'une façon complète à notre mentalité. On les apprend, on les étudie comme on étudierait un art antique, mais ils ne nous parlent pas aussi bien et en même temps au cœur et à l'esprit. Tandis que dès que nous nous adressons à la tradition sanscrite, à la tradition des Aryens, *immédiatement les légendes nous apparaissent plus compréhensibles ;* tout ce qui constitue le fond de la religion sous son triple aspect : védique, brahmanique et bouddhique nous parle, nous parle ancestralement, comme si nos ancêtres nous parlaient.

Voilà pourquoi l'étude de l'Inde, que nous commençons aujourd'hui, peut nous intéresser de façon spéciale.

Mais je suis obligé encore de faire un bout d'histoire.

Les historiens commencent l'histoire des Aryens au moment où ils descendent des plateaux du Pamir. Ceci est vrai, mais ce n'est pas le commencement d'une histoire, c'est la fin. On oublie au moins 6 000 ans d'histoire qui nous intéresseraient violemment, et c'est cette histoire que je veux retracer rapidement, espérant qu'elle vous intéressera, puisqu'il s'agit de nos ancêtres avant le croisement, alors qu'ils étaient blonds avec des yeux bleus.

Quel est le berceau réel de ces Blancs primitifs ?

Ici, les dernières découvertes ethnographiques concordent avec la tradition : les Blancs sont venus de la Mer Blanche. C'est une coïncidence, de même que le nom de Mer Jaune a été donné à une mer qui baigne des pays de peuples jaunes, le nom de Mer Rouge à une mer qui baigne des peuples issus de la race rouge, et Mer Noire à une mer qui baigne des peuples noirs qui ont habité ce pays très longtemps.

Mais ce n'est qu'une coïncidence, parce que vous savez qu'autrefois ces mers s'appelaient autrement : notons cette coïncidence et passons.

L'origine de la race blanche, c'est dans les immenses forêts qui avoisinaient le pôle, au nord de la Russie, du coté de la Mer Blanche, c'est de là que les

Blancs, faibles d'abord, sans grande défense, se sont mis à descendre vers des pays plus civilisés.

Et ici laissez-moi vous évoquer quelques anciens noms celtiques assez intéressants.

Les Blancs sont partis de la terre des chevaux « Rossland » (Horseland ?), ils ont passé par la « Terre des Dieux », tellement elle leur apparaît belle (Deutschland, Allemagne), ils sont arrivés à la limite des âmes (Danemark), puis ils sont redescendus des terres élevées qui s'appelaient « Polland » (Terre du pôle), d'où est venu le nom de Pologne, jusqu'aux terres basses qui ont deux noms :

« Holl-Land » et « Goll-Land » = La Hollande et la Gaule.

Arrivés dans les terres basses plus tempérées, dans la Gaule, ils se sont trouvés en rapports avec des êtres d'une race qu'ils voyaient pour la première fois : c'était les Noirs.

Ces Noirs, qui étaient armés, qui étaient déjà en pleine civilisation, seraient venus facilement à bout des Blancs si ceux-ci n'avaient pas été protégés. Et ici permettez-moi, sans vouloir prendre trop de votre temps, de rappeler une vieille légende de Fabre d'Olivet et de Saint-Yves d'Alveydre qui est peu connue :

C'est l'histoire de Rham.

Rham était un druide qui était attristé par une maladie qui décimait la race blanche : cette maladie était la phtisie, la tuberculose. Il demandait au ciel dans ses songes le moyen de guérir cette terrible maladie. Le génie de la race lui apparut et lui montra que le gui de chêne infusé dans le vin que fabriquaient les druidesses pouvait sauver la race, et c'est alors que fut instituée la cueillette du gui à l'an neuf, quand il a toute sa force, car le gui étant un parasite sa force la plus grande est en hiver, à la nouvelle année, à la « New-Hell », d'où est venu notre « Noël ». Telle est cette cueillette du gui dont on n'a jamais pu voir l'origine, on a cru que c'était une cérémonie sans but.

C'est grâce au gui que Rham, 6 000 à 7 000 ans avant Jésus-Christ, a

commencé à devenir populaire et a pu juguler cette terrible maladie de la phtisie.

Chose étrange : aujourd'hui le gui, sous son nom savant de *Viscum album* redevient un médicament étudié par les médecins contre la phtisie ; mais je *vous dirai en passant qu'il faut du gui de chêne. Le gui de pommier ou de* peuplier ne sert à rien, parce qu'il n'a pas le tannin du gui de chêne.

Revenons donc à l'histoire de Rham. Il devient populaire, tellement populaire que les druidesses en sont jalouses, elles lui déclarent qu'il va porter un message aux ancêtres. Ce n'était pas agréable, cela consistait à être sacrifié sur l'autel druidique : on vous égorgeait et votre esprit allait porter un message aux ancêtres.

Il faut croire que Rham, sous un fond de mysticisme, était positif. Il avait deux solutions : ou se laisser égorger rituellement, ou s'expatrier ; il préféra s'expatrier.

Il part avec une masse de Celtes, il retraverse l'Europe, campe pendant plusieurs années au Caucase, où on a trouvé de leurs restes, installe un immense *camp au pays de l'Oural où il reste 10 à 12 ans à constituer son armée,* et enfin il envahit l'Inde.

Il envahit l'Inde, où il se trouve de nouveau en présence des Noirs, car d'après les traditions brahmaniques, d'après toutes les traditions historiques que nous possédons et qui sont positives, les Noirs ont occupé l'Inde pendant longtemps. Quand les Blancs y sont arrivés, l'Inde était aux Noirs : leur chef était Dasarata. Vous trouverez dans le Ramaya le récit de la lutte de Rama, chef des Celtes, et de Dasarata ; vous y verrez l'imagination poétique des Hindous.

Les Blancs s'installent dans l'Inde, font leurs constructions et s'établissent fortement au Tibet dans ces neiges éternelles dont ils avaient l'habitude par leur origine.

Voilà le morceau d'histoire qu'on n'enseigne pas encore, cela viendra plus tard.

Il est intéressant, parce qu'il montre que si les Blancs vont revenir de l'Inde chez nous, en Europe, ils sont d'abord partis de l'Europe pour aller dans l'Inde.

C'est maintenant que va commencer la période historique de l'Inde, non pas par la mise au jour, le mot n'est pas exact – mais par la divulgation des Védas.

L'histoire religieuse de l'Inde se divise en quatre sections nettes, d'après les livres sacrés qui ont présidé à cette histoire :

1) la section Védique, avec les Védas,

2) une section Brahmanique, avec une infinité de livres, dont nous allons parler tout à l'heure,

3) une section Krisbraïque qui est dérivée de la section védique et qui est du plus grand intérêt, parce que de la vient la philosophie sankya,

4) et enfin une section Bouddhique, qui commence 500 ans avant Jésus-Christ.

À quelle époque commence la section védique ?

Nous avons une base positive, c'est l'astronomie. On trouve dans les Védas la situation des astres au moment où le livre a été écrit, et je vais citer quelques lignes de Colbrook, l'Anglais qui a été étudier cela d'une façon positive, parce que dans ces études hindoues il faut toujours être d'un positif absolu.

On a eu, ces dernières années, une tendance à dire des mots sanscrits sans savoir lire le sanscrit, on a fait une salade tellement extraordinaire que les savants ne s'y reconnaissent plus. Les savants, dans ce cas, ont toujours raison, et c'est à eux qu'il faut s'adresser. Avant de faire du sanscrit ésotérique, il faut faire du sanscrit exotérique, il faut savoir le lire d'abord au sens positif, sous peine d'erreur, puis vous pourrez le lire au sens mystique.

Pour l'histoire des Védas, adressons-nous aux historiens anglais qui se sont occupés de la question, et nous aurons des renseignements positifs.

Voilà donc une base que nous retrouverons plus tard, lorsqu'il s'agira d'étudier l'arrivée de la race rouge dans notre continent, base tirée de l'astronomie. Il n'y en a pas de plus solide, il n'y en a pas de plus sérieuse, de plus positive ; on peut donc dire que les premiers livres hindous ont été établis vers le 14e siècle avant Jésus-Christ.

Les Védas sont au nombre de quatre, et je vais, avant de vous énumérer ces quatre Védas, vous donner la façon dont l'antiquité écrivait ses livres sacrés : ceci est extrêmement important. Supposez un instant que tout ce que nous avons écrit sur terre soit détruit, qu'il ne reste rien ni de nos Évangiles, ni des livres sacrés des autres peuples. On pourrait reconstituer la plupart de ces livres, surtout les Évangiles, intégralement, avec très peu de différence. On pourrait les reconstituer de deux façons. L'histoire de Jésus et de Marie est écrite dans le ciel terrestre, dans les étoiles, au dessus de nos têtes, depuis que la terre existe. Nous allons la retrouver dans l'Inde tout à l'heure, et nous allons comprendre l'affolement des Pères Jésuites qui n'y comprennent rien. Les Anciens ne comprenaient pas le ciel comme nous le considérons. Le Ciel pour eux n'était pas mort. Lorsque nous regardons une étoile, elle est bleue, quelquefois rouge, si c'est une planète, comme Mars, mais cela ne nous dit rien. Si nous avons étudié l'astronomie, nous savons qu'il faudrait à un train express roulant jour et nuit deux cents ans pour arriver à la lune ; c'est déjà une notion, mais c'est tout, c'est la notion de temps. Les Anciens avaient donné à chaque étoile un nom de lettre ; chaque étoile était pour eux une lettre, chaque planète était une autre lettre, et le même alphabet secret existait dans tous les pays de l'antiquité sans exception, vers le 10e siècle avant Jésus-Christ.

À cette époque, à Noël, les étoiles qui sont au nord, avec les deux qui sont à l'horizon, à l'Est et à l'Ouest prononcent un nom. Ce nom, c'est Ypho ou Foi, et si une planète vient se placer dans son domicile à Noël c'est la planète Saturne.

Ce nom se prononce Ichoua, c'était le triangle de la terre des vivants, disaient les lettres déterminées dans le ciel.

Lorsque nous étudierons l'archéomètre en détail, je vous expliquerai ceci d'une façon approfondie : c'est du Brahmanisme ésotérique.

Dans le ciel on lisait donc Ichouara là où les Égyptiens ont lu Osiris. Le triangle des grandes eaux célestes commun à tous les peuples de la terre se lisait Maia, les Hindous le lisaient Maha-Maia, la grande Maia, la grande déesse des eaux que vous trouverez dans tout le bouddhisme.

Les Chrétiens l'ont lu Maria, la grande vierge céleste du ciel étoilé : c'est l'Isis des Égyptiens. Ces noms de Ichouara (Jésus-Roi) et Maria sont écrits dans le ciel depuis l'origine de la terre. Lorsque nous allons parler de Krishna tout à l'heure, je vous montrerai aussi quelques points intéressants et vous ferai voir comment l'histoire du sauveur, du rédempteur céleste, est écrite aussi dans le ciel depuis l'existence de la terre : nous la retrouvons en Égypte 3 000 ans avant Jésus-Christ.

Vous voyez qu'au moment de la création du Védisme, ces savants de l'époque ont simplement figuré sur du papier ce qui était écrit dans le ciel. Ils ont fait quatre livres de doctrine sacrée, et ce sont les Védas.

Les Védas sont au nombre de quatre. Le plus important est le Rig-Védas, les trois autres ne sont que des commentaires du Rig-Védas.

Nous viendrons sur le culte plus tard. Parlons maintenant d'un autre point intéressant : c'est l'organisation de l'église brahmanique. La période védique se continue par la période brahmanique dont nous allons parler tout à l'heure, mais l'église brahmanique est la plus formidablement organisée de l'univers, et on n'en sait presque rien, parce que c'est une église où le serment des initiés existe encore intégralement aujourd'hui.

Comment avons-nous des renseignements sur l'église brahmanique ?
Ici, je suis obligé de vous dire que je vous demande de les considérer comme des hypothèses jusqu'à plus ample informé. Pourquoi ? Parce que ces renseignements ont été transmis par un brahmine qui est venu trouver Saint-Yves d'Alveydre il y a quelque trente ans (1886) et lui a remis des renseignements que nous pouvons voir concorder avec des indications que nous avons d'autre part.

Ces renseignements ont été inscrits par Saint-Yves dans un livre qui s'appelait *La Mission de l'Inde*. Ce livre a été entièrement brûlé par l'auteur, tous les exemplaires ont été détruits, sauf un, et grâce à cet exemplaire unique, nous avons pu rééditer après la mort de l'auteur la *Mission de l'Inde*, qui *heureusement n'est pas très connue, parce qu'il* y a là des données qui peuvent être du plus grand intérêt pour les Européens, s'ils les connaissaient trop bien.

Que dit ce livre de l'église brahmanique ?

Qu'elle est organisée exactement comme le Ciel, avec trois chefs de trois sections principales. Ces chefs ont chacun un nom de fonction.

Le premier s'appelle le Braatma, chef suprême de l'ordre enseignant, c'est lui qui transmet toutes les données initiatiques.

Le deuxième s'appelle le Maatma, c'est le chef de l'ordre juridique.

Le troisième s'appelle le Ma-atka, chef de l'ordre économique. Il y a sept Richis correspondant aux 7 planètes, et 360 bonnes... ou coordonnées, correspondant aux 360 jours de l'année. C'est une traduction du ciel sur la terre, cela porte un nom mystique : AGARTHA, qui veut dire « insensible à la violence ».

Jusqu'à présent cette église brahmanique, qui compte des millions de fidèles, n'a jamais été entamée, on n'a jamais pu même trouver son histoire : voilà pourquoi c'était intéressant à *évoquer aujourd'hui devant vous.*

Les brahmines du reste se rendent compte de l'importance de leur enseignement mystique, puisque l'un d'eux disait un mot qui a une grande importance : « *De ce que l'Europe ne comprend pas nos mystères, qui ne sont, la plupart du temps, que des symboles d'astronomie, il ne faudrait pas qu'elle prît son ignorance pour un argument de la nôtre.* »

C'est un mot extrêmement profond d'un brahmine.

Voilà comment est organisée cette église brahmanique, et si j'ai tenu à vous

dire cela, c'est parce que, lorsque j'étais plus jeune, j'ai été taxé plusieurs fois d'ignorance lorsque je causais à des Hindous à qui je parlais des Mahatmas (au pluriel), et c'est l'un d'eux qui m'a dit, pour me rendre service :

« *Cela fait, Monsieur, exactement le même effet, lorsque vous parlez des Maatmas bouddhiques, que si vous disiez à des Européens qu'il y a à Rome un conseil de Tzars protestants.* »

Le Maatma est un grade de l'église brahamanique, jamais l'église bouddhique n'a eu rien de pareil. C'est un grade brahmanique porté par une personne, cela n'a rien à faire avec l'église bouddhique, qui est une église protestante.

Multipliez un principe d'autorité comme le Tzar, rendez-le protestant et faites en un conseil de cardinaux romains, vous aurez l'impression que cela fait dans le cerveau d'un Hindou.

C'est pourquoi, quand nous parlons de l'Inde, tâchons d'être positif.

Voilà donc la constitution de l'église brahmanique.

Le Védisme a été le début de l'enseignement religieux de l'Inde, le Brahmanisme lui a succédé. Il est incontestable que la période brahamanique a, depuis 1 600 ans avant J.-C. jusqu'à 500 ans avant J.-C., précédé l'époque de Platon et de Pythagore en Europe, pour qu'un envoyé du ciel, le Bouddha, vienne sauver le genre humain dans tous les pays hindous en brisant les castes et donnant au cœur et à la femme les droits que chacun pouvait posséder.

Vous voyez comment tout cela pouvait être constitué, comment il ne faut jamais faire de sectarisme ni de polémique, mais reconnaître les nécessités des choses comme elles sont faites. L'établissement des castes était nécessaire pour les brahmines.

Quelle a été la littérature de l'église brahmanique ? Elle a été considérable.

Je vais vous citer seulement quelques exemples :

Les Brahmines ont donné d'abord les grands poèmes qui ont constitué la vie *intellectuelle de l'Inde : le Mahabarata entre autres.*

À côté des grands poèmes, ils ont donné *un code qui a servi de modèle à* tous les codes ultérieurs : c'est le code de Manou.

Je vous ai dit déjà que Manou est un titre, un titre commun à tous les réformateurs religieux. Ils s'appellent Manou dans l'Inde, Minos en Grèce, Numa à Rome et Emmanuel chez les Hébreux, c'est toujours le même titre, c'est le législateur. Le Taureau de Numa, ou Numitor, le taureau de Minos ou Minotaure, ce n'est pas une bête, mais une Loi. Il y a la loi de Minos et la loi de Numa, la Loi de Manou est exactement le point de départ des mêmes principes. Ceci pour vous montrer l'unité de l'enseignement qui existait alors sur la terre.

Cette loi de Manou est tellement parfaite que nous l'avons copiée dans le code de Justinien. Elle est copiée parfaitement lorsque la loi est juste, et imparfaitement lorsque nous avons transformé le code de Justinien pour l'adapter à nos besoins et à nos idées.

De là le mot d'un Chinois qui, voyageant chez nous, demandait ce que font ces gens qui se réunissent au bout d'un pont dans un palais législatif. On lui répondit : ils font des Lois. Étonné, il répliqua : Vous n'en avez donc pas ? Nous, nous en avons depuis longtemps, et comme ce sont de véritables lois, nous n'avons pas besoin de les changer.

Il faut croire que ce besoin est venu depuis quelque temps puisque actuellement les lois chinoises [illegible] celles des autres pays.

À suivre...

Le crocodile et les chants de Maldoror

Par Patrick Négrier

Le *Crocodile* de Louis-Claude de Saint-Martin parut en France en 1799. La lecture de ce roman poétique permet d'y relever un certain nombre de matériaux communs avec les écrits d'Isidore Ducasse dit le comte de Lautréamont (1846-1870). Le *Crocodile* de Saint-Martin servit-il de modèle inspirant aux *Chants de Maldoror* de Lautréamont ? Ou bien les analogies existant entre ces deux œuvres, imputables uniquement à une communauté de sensibilité entre les deux écrivains, furent-elles des coïncidences fortuites ? C'est ce que je laisse aux historiens de la littérature le soin de démêler. Je me contenterai pour ma part de relever ci-dessous ces analogies en vue de les soumettre à l'examen des spécialistes de l'œuvre de Lautréamont.

Lautréamont, qui était pourtant très cultivé comme le montre le nombre d'auteurs majeurs et secondaires mentionnés par lui dans ses écrits, ne parle pas de Louis-Claude de Saint-Martin, et sur un point précis sa pensée semble s'être opposée à celle du théosophe d'Amboise puisqu'à l'encontre de ce dernier, il désavoua dans ses écrits, à travers sa critique de la notion de créateur divin de l'univers, la théorie de la révélation de Dieu dans la nature. Cependant, ces deux faits ne suffisent pas à infirmer l'idée que Ducasse aurait pu s'inspirer du *Crocodile* de Saint-Martin. En effet l'esthétique de Ducasse, qui n'admettait de littérature que morale, et qui proclama la supériorité du genre littéraire de la maxime au reste utilisé par lui dans *Poésies I* et dans *Poésies II*, était conforme à l'esthétique même de Saint-Martin qui rédigea son *Crocodile* dans cette optique morale, et recourut au genre de la maxime pour composer plusieurs de ses ouvrages. C'est pourquoi nous croyons fondée la tentative d'établir un relevé des analogies existant entre le *Crocodile* et les *Chants de Maldoror*.

Le *Crocodile* se présente sous la forme de 102 « chants » ; les *Chants de Maldoror* se composent de 6 « chants ».

Saint-Martin présenta son roman comme une « œuvre posthume » (de fait, il décédera en 1803, soit quatre ans seulement après la publication de son roman) ; de même Lautréamont écrit au chant I de son chef d'œuvre : « *J'écris ceci sur mon lit de mort* » (de fait l'auteur décéda en 1870, soit seulement un an après la publication de ses *Chants de Maldoror* en 1869).

Dans son *Crocodile*, Saint-Martin fait figurer divers « génies » ainsi que des personnages qu'il a nommés en recourant aux ressources d'un allégorisme fondé soit sur l'anagramme (« madame Jof » pour la foi ; « Sédir » pour désir ; « Ourdeck » pour kurde) soit sur la métaphore (la « femme de poids », le « grand homme sec », et la « femme tartare »). Lautréamont a agi de même dans les *Chants de Maldoror* où l'auteur-narrateur et son compagnon Mario sont comparés aux « génies » de la terre et de la mer (en VI,5 le serin est qualifié de « génie de la maison »), et où certains de ses personnages possèdent un nom allégorique résultant soit d'un anagramme (son pseudonyme Lautréamont pour Latréaumont) soit d'une métaphore (le « vampire », les « grillons » et les « crapauds », le « pélican » et le « scarabée », les « deux frères mystérieux », la « fille de neige », le « corsaire aux cheveux d'or », la « queue de poisson »).

Le *Crocodile* appartient au genre apocalyptique (il évoque la ville d'Atalante, inspirée par le mythe platonicien de la destruction de l'Atlantide) de même que les *Chants de Maldoror* où Lautréamont mentionne l'argument apocalyptique en I,5.7 et en III,1. De fait le roman de Saint-Martin et le poème en prose de Lautréamont contiennent tous les deux des emprunts à l'Apocalypse de Jean.

La figure du « crocodile » issue de l'Égypte (chant 32) était interprétée par Saint-Martin comme une incarnation du mal s'apprêtant à prendre le pouvoir sur Paris, à l'exemple de la représentation biblique du crocodile qui apparaît en Job 40,25-41,26 sous la forme du liveyatan, modèle que Jean reprit dans son Apocalypse pour en tirer la figure du dragon. Si dans les *Chants de Maldoror* la comparaison des navires de guerre à des « léviathans » (I,9) ne doit rien au *Crocodile* mais au Ps. 104,26 (« *Là sont les navires et ce liveyatan que tu as formé pour jouer avec lui* »), il n'en va peut-être pas de même de la mention, dans les *Chants*, du crocodile comme dieu égyptien (II,9) et plus précisément comme un complice du mal (II,16) et comme le membre

d'une espèce susceptible de conquérir le sceptre de la terre (III,3). En outre Lautréamont décrit au chant III,3 la lutte de Maldoror contre le dragon présenté comme un instrument de « l'espérance ». Et si Saint-Martin, comme l'auteur du livre de Job, avait allégorisé le mal sous la forme du crocodile, Lautréamont (qui évoque d'ailleurs le livre de Job dans *Poésies II*) mentionne explicitement au chant VI,8 de son roman « *les vagues en fureur de la mer maldororienne* » (Maldoror figurant chez Lautréamont une incarnation du mal), même si par ailleurs au même chant VI c'est dans un crabe-tourteau que s'incarne un des archanges du Tout-puissant (ce dernier s'incarnant lui-même dans un rhinocéros).

Dans le *Crocodile*, un génie puissant limite l'empire du crocodile en attachant ce dernier par la queue à un écrou sous une des plus hautes pyramides d'Égypte orientée aux quatre points cardinaux (chant 32) ; or dans les *Chants de Maldoror*, Lautréamont évoque les pyramides d'Égypte (II,10) ainsi que les quatre points cardinaux (mentionnés six fois littéralement ou en figures).

Dans le *Crocodile*, Saint-Martin interpelle de manière régulière le lecteur au style direct en désavouant parfois de manière désinvolte les conventions littéraires (chants 1 ; 24 ; 30 ; 33 ; 40 ; 52 ; 56 ; 63 ; 78 ; 79 ; 84 ; 85 ; 102). Mais dans les *Chants de Maldoror* Lautréamont use du même ton lorsqu'il apostrophe régulièrement son lecteur pour l'entreprendre au sujet de la prose poétique qu'il lit. Quelques exemples le montrent.
Crocodile 78 : « *Ami lecteur, c'est la plus juste comparaison que je puisse trouver pour vous faire comprendre ce qui se passe entre Eleazar et ses trois assassins.* » *Chants de Maldoror* IV,7 : « *Je ne crois pas que le lecteur ait lieu de se repentir, s'il prête à ma narration, moins le nuisible obstacle d'une crédulité stupide, que le suprême service d'une confiance profonde, qui discute légalement, avec une secrète sympathie, les mystères poétiques, trop peu nombreux, à son propre avis, que je me charge de lui révéler quand chaque fois l'occasion s'en présente, comme elle s'est aujourd'hui inopinément présentée... dans cette strophe qui contient un monstre qui s'est approprié les marques distinctives de la famille des palmipèdes. Qui parle ici d'appropriation ? Que l'on sache bien que l'homme, par sa nature multiple et complexe, n'ignore pas les moyens d'en élargir encore les frontières; il vit dans l'eau, comme l'hippocampe; à travers les couches supérieures de l'air,*

comme l'orfraie ; et sous la terre, comme la taupe, le cloporte et la sublimité du vermisseau. »
Crocodile 79 : « *Peut-être cher lecteur, aurez-vous du soupçon qu'ici, sans y penser, j'offense la raison en mettant carte noire au lieu de carte blanche. Je répondrai que non, d'une manière franche, aux ennemis de l'air, à ces cruels agents dont l'unique pouvoir est d'être malfaisants, on ne saurait jamais donner que carte noire, et si vous en doutez, consultez le G...* » (probablement « G[rimoire] »). *Chants de Maldoror* IV,6 : « *Si vous ne le croyez pas, venez me voir ; vous contrôlerez, par votre propre expérience, la vérité même de mon assertion* » ; V,2 : « *Si l'on doute de ce que je dis, que l'on vienne à moi, et je satisferai les plus incrédules par le témoignage de bons témoins* » ; et VI,8 : « *Allez-y voir vous-même, si vous ne voulez pas me croire* ».
Crocodile 85 : « *Pour moi cher lecteur, je ne puis pas vous assurer non plus si c'est en songe ou en réalité que lui ont été faits ces récits que vous verrez dans les chants suivants... Écoutez donc tout bonnement ce que cette figure humaine, réelle ou non, vint dire à Sédir pendant qu'il était endormi, ou pendant qu'il était éveillé, ou pendant qu'il n'était ni l'un ni l'autre.* » *Chants de Maldoror* IV,1 : « *C'est un homme ou une pierre ou un arbre qui va commencer le quatrième chant.* »

L'action du *Crocodile* se déroule principalement dans Paris et notamment rue Montmartre, comme c'est le cas du chant VI des *Chants de Maldoror*.

Dans son roman Saint-Martin montre le crocodile (incarnation du mal) altérant la science mathématique en l'obligeant à abandonner « *l'étalon du nombre, du poids et de la mesure* » (chant 33) avec lesquels selon Salomon la sagesse divine a tout réglé (Sag. 11,21), c'est-à-dire dans le contexte précis de Sag. 11, a réglé les égarements peccamineux des humains en envoyant justement contre eux les animaux sauvages, les bêtes féroces capables de les anéantir ou de les faire périr en les terrifiant. Le nombre, le poids et la mesure désignaient donc en Sag. 11,21 (mais était-ce aussi le cas dans le *Crocodile* ?) non pas des attributs des créatures, mais les prédicats de la justice divine à l'œuvre dans la limitation naturelle des égarements peccamineux des humains par les animaux prédateurs, ou si l'on préfère les attributs de la régulation naturelle des égarements peccamineux des humains par l'opposition des prédateurs issus de la faune. Autrement dit, le

nombre, le poids et la mesure n'étaient pas en Sag. 11,21 (et dans le *Crocodile* ?) des attributs des créatures mais des attributs de la relation historique existant entre les humains égarés par leurs péchés et les prédateurs issus de la faune, relation que Salomon présente comme une régulation juste et par là comme une expression de la sagesse divine (Sag. 11,21 n'exprime donc en rien l'idée d'une révélation de Dieu dans la nature car dans ce passage, la sagesse divine se révèle non à travers les créatures mais à travers la relation historique existant entre les humains pécheurs et les oppositions naturelles des animaux prédateurs). Or nous retrouvons un écho de cette pensée de Sag. 11,21 (passage évoqué au chant 33 du *Crocodile*) dans les écrits de Lautréamont. Au chant II,10 des *Chants de Maldoror*, l'auteur fait l'éloge de la divinité des mathématiques : arithmétique, algèbre, et géométrie qui apparaissent comme la version ducassienne des « *nombre, poids et mesure* » de Sag. 11,21 et qui forment ensemble une Trinité car selon Lautréamont les mathématiques, dont les enseignements pleins de sagesse ont pour âme la logique, sont un « *reflet puissant de cette vérité suprême dont on remarque l'empreinte dans l'ordre de l'univers* ». Mais de quel ordre de l'univers Lautréamont entend-il parler ? Lorsqu'il évoque ailleurs « *l'ordre qui se manifeste dans l'univers* » (*Poésies I*), entend-il parler de l'ordre physique, ou bien de l'ordre moral présent dans l'univers ? Selon Lautréamont, le Tout-puissant s'est révélé, lui et ses attributs, en transformant le chaos originel en ordre : « *Le Tout-puissant s'est révélé complètement, lui et ses attributs, dans ce travail mémorable qui consista à faire sortir, des entrailles du chaos, vos trésors de théorèmes... révélation éclatante d'axiomes et d'hiéroglyphes éternels qui ont existé avant l'univers et qui se maintiendront après lui* » (Chants de *Maldoror II*, 10). Mais cet ordre inhérent à la transformation du chaos originel par le Tout-puissant, et révélant en cela l'existence du Tout-puissant et de ses attributs, était-il un ordre physique ou bien un ordre moral ? Lautréamont ne croyait pas à la révélation de Dieu dans la nature, car la nature est extérieure à la morale : « *La terre ne... montre que des illusions et des fantasmagories morales* » (II, 10), comme le confirme le fait qu'elle constitue un théâtre douloureux de cruauté que la volonté [1] réprouve et taxe d'immoral : « *Nature ! Nature ! m'écriai-je en sanglotant, l'épervier déchire le moineau, la figue mange l'âne et le ténia dévore l'homme* » (IV,2). Cependant selon Lautréamont, ce n'est pas parce que Dieu ne se révèle pas dans la nature [2] qu'il n'existe pas. S'il ne se révèle pas dans la nature, c'est parce qu'il n'en est pas l'auteur, au sens où il n'est pas le

créateur du monde, et c'est pourquoi ce n'est pas dans l'ordre physique de la nature que Dieu se révèle. Mais la négation de Dieu conçu comme créateur n'infirme pas pour autant l'existence d'un Dieu conçu autrement que comme créateur. Utilisant l'allégorie du rhinocéros qui dans ses *Chants de Maldoror* est une figure du Tout-puissant, Lautréamont complète le propos que nous venons de citer par cette précision indispensable : « *Il n'en est pas moins vrai que je n'avais pas parlé de la destruction des rhinocéros ! Si certains amis me prétendaient le contraire, je ne les écouterais pas* », signifiant clairement par là que si, du point de vue de la théodicée, la cruauté meurtrière à l'œuvre dans la nature oblige à désavouer l'idée de Dieu conçu comme créateur du monde, en retour cette cruauté de la nature ne détruit pas pour autant le rhinocéros, c'est-à-dire l'idée du Tout-puissant conçu comme autre chose que comme créateur du monde. Si Lautréamont/Ducasse pensait rationnellement que Dieu n'est pas le créateur du monde, comment comprenait-il l'essence du Tout-puissant ? Selon lui, Elohim révèle les vérités à la conscience (*Poésies II*). Quelles vérités ? Les vérités morales : « *Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature. Ils croient le suivre. Il faut avoir un point fixe pour juger. Où ne trouverons-nous pas ce point dans la morale ?* » (*Poésies II*). Morale qui, selon Lautréamont/Ducasse, est donc consubstantielle à la nature de l'homme réglé et ordonné, et non pas consubstantielle à la nature en général, car si « *la nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image d'Elohim* », elle a également « *des défauts pour montrer qu'elle n'en est pas moins que l'image* » (*Poésies II*). Essence morale du Tout-puissant qui explique finalement en quel sens « *Elohim est fait à l'image de l'homme* », sous-entendu : moral (*Poésies II*).

Enfin au chant 86 du roman de Saint-Martin, le crocodile (figure saint-martinienne du mal) lance les champions des deux armées adverses au ciel où ils s'accrochent aux astres, scène dont nous retrouvons trois exemples analogues dans les *Chants de Maldoror* : au chant II,5 le narrateur est tenté de saisir une fille par les jambes et de la lancer comme une fronde contre une muraille ; au chant IV,8 le narrateur saisit par les cheveux un ami qu'il fait tournoyer en l'air et dont le corps va cogner contre le tronc d'un chêne ; et enfin au chant VI,8 du haut de la colonne Vendôme, Maldoror attache à un câble et lance en l'air le corps de Mervyn qui finit par aller s'écraser contre le dôme du Panthéon.

Si ces analogies entre le *Crocodile* de Saint-Martin et les *Chants de Maldoror* de Lautréamont ne suffisent pas pour déterminer si Isidore Ducasse s'inspira du roman du théosophe pour élaborer son poème en prose, nous pouvons toutefois nous pencher en dernier recours sur le passage de *Poésies I* où Ducasse mentionne le « crocodile » avec le « serpent » (de Gen. 3,1-15 ?) et le crapaud (d'Ex. 7,26-8,11 ? mais Ducasse dans *Poésies I* ne mentionne pas les autres animaux impliqués dans les plaies d'Égypte) parmi les figures littéraires de la *« série bruyante des diables en carton »*, c'est-à-dire parmi les diverses figures littéraires du mal contre lesquelles il s'indigna avec la certitude de les vaincre parce qu'il estimait qu'elles s'étaient avérées impuissantes à influencer les lecteurs dans le sens de la pratique du bien, et que le bien seul par conséquent était digne d'être célébré par les poètes. Si la figure littéraire du « crocodile » comme symbole du mal n'était pas dans *Poésies I* celle du roman de Louis-Claude de Saint-Martin, alors à quel écrit littéraire (autre que le livre de Job ? mais Ducasse ne mentionne pas dans *Poésies I* l'hippopotame représenté en Job 40,15-24 sous la forme de Behemôt) faisait-elle donc référence ?





[1] « L'humanité, considérée dans son expression la plus haute, la volonté ! » *(Isidore Ducasse,* Poésies II).

[2] *Lorsqu'au chant I, 9 Lautréamont élève son hymne au* « vieil océan », *ce n'est pas avec Dieu mais avec l'homme qu'il compare l'océan (une seule exception sur sept pages : la comparaison, en deux lignes, entre une tempête de mer et la « vengeance de Dieu »).*

Gérard de Nerval (1808-1855) : L'éternel féminin

Par Dominique Dubois



Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé
Porte le soleil noir de la Mélancolie.
Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.
Suis-je Amour ou Phébus, Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine [1];
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène
Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron,
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la Fée.
El Desdichado – Gérard de Nerval

Considéré, il est vrai, longtemps comme un écrivain mineur, l'ami de Théophile Gautier (1811-1872) ou encore de Charles Nodier (1783-1844) qui fut, tout au moins en France, le premier du genre à avoir élargi et réactualisé au début du 19e siècle l'horizon littéraire du fantastique, le premier biographe de Jacques Cazotte et répondant du nom de Gérard de Nerval (1808-1855) alias Gérard Labrunie [2] a, depuis quelques décennies [3], acquis une place privilégiée dans le romantisme fantastique. En revanche, dans le panthéon assez restreint des occultistes et des ésotéristes, Gérard de Nerval a toujours forcé le respect, l'admiration parfois, et fait figure de singularité. Non pas dans la lignée d'un fantastique pur et classique dont on sent indiscutablement l'influence germanique, on pense particulièrement à *La Main de la Gloire* (1832), *Le Portrait du Diable* (1839), ou encore le *Monstre Vert* (1849), une histoire du Diable Vauvert qui euphorise par des

[1] *Allusion à la reine de Saba, figure de la mère-épouse sacrée, le baiser symbolisant l'union mystique avec un dieu ou une déesse. Sur le succinct et pratique commentaire d'El Desdi-chado, on peut se référer à Marie-Louise Astre et Françoise Colmez in* Poésie française, *p. 164, Bordas, Paris, 1982.*

[2] *En situation conflictuelle avec son père, Gérard Labrunie choisit en 1850 le pseudonyme Gérard de Nerval ; une façon de rejeter définitivement son père.*

[3] *Depuis les années 1950, par l'intervention judicieuse et inspirée de Jean Richer.*

voies magiques un sergent et le punit de son impiété pour avoir brisé un charme contenu dans une bouteille verte, par le biais principalement de sa femme couturière qui donnera naissance à un monstre vert... Mais dans une forme de fantastique beaucoup plus personnelle et poétique, de laquelle Gérard de Nerval faisait de sa plume l'instrument de son insatiable et douloureuse quête de l'éternel féminin et de son imaginaire révélé ou vécu, que certains qualifieront à tort ou à raison de médiumnique.

Ce fantastique là relève ou s'imprègne dans l'occultisme et la mythologie et témoigne sans coup férir d'une abondante lecture. Tout d'abord *Le Faust* de Goethe qu'il traduit en 1827 sous le nom de « Gérard » et qu'il fait connaître par la même occasion au compositeur Hector Berlioz (1803-1869). D'ailleurs ce dernier qui avait le génie de l'orchestration et le sens du drame s'attacha dès 1828 à mettre en scène la *Damnation de Faust* sur les paroles de Gérard de Nerval. Puis, en autodidacte passionné, il dévore les ouvrages du visionnaire mystique suédois Swedenborg, de Cazotte, de Louis-Claude de Saint-Martin, bref des illuministes du XVIII[e] et XIX[e] siècle [4]. Certains ésotéristes ou occultistes se demandaient si Gérard de Nerval avait fréquenté quelques cercles initiatiques. Même si l'on peut penser à bon droit que Gérard de Nerval aurait pu connaître un certain nombre d'entre eux, aucun Illuministe ou auteur occultisant de l'époque ne mentionna une seule fois son nom.

En revanche, Gérard de Nerval versa dans le spiritisme avec, le fait est assez peu connu, le littérateur spiritualiste répondant du nom de Eugène Nus (1816-1894). Ce dernier, qui s'intéressait à l'Au-delà depuis l'adolescence, en avait d'ailleurs parlé dans *Les Choses de l'autre monde* (1880) [5]. Outre qu'il pratiqua le spiritisme avec une assiduité constante, Eugène Nus était loin d'être un inconnu dans les mouvances ésotériques du 19[e] siècle et les annales de l'occultisme français puisqu'il fréquenta le célèbre philosophe hermétiste Eliphas Levi (1810-1875), participa activement aux travaux métaphysiques organisés par le philosophe laïque et universel et spirite kardéciste Charles Fauvety (1813-1894) [6], et se retrouva dans l'équipe du célèbre

[4] *L'Illuminisme, un terme équivoque de par ses interprétations multiples et diverses, se réfère ici aux visionnaires mystiques et aux doctrines de Pasqually et Louis-Claude Saint-Martin.*

[5] *Marie-Sophie André & Christophe Beaufils in* Papus biographie, *p. 45, Berg International, Paris, 1995.*

[6] *Sur Charles Fauvety voir* L'Initiation *dans le numéro 4 de 2001 et le numéro 1 de 2002.*

Papus qui avait lancé la revue *L'Initiation* (1888) et le « Groupe Indépendant d'études Ésotériques » (1890).

Gérard de Nerval s'intéressa aussi aux initiations antiques et s'abreuva dans toutes les sources de la tradition, des pythagoriciens au néo-platoniciens, aux mystères orphiques, éleusiniens, osiriens, pour en composer sous différentes formes ses sonnets empreints d'un sens profond et symbolique, dont la quête de la femme se confond toujours avec la quête du divin, telles Myrtho, Delfica, Artémis, Vers dorés.

En 1843, deux ans après sa crise de folie et son premier internement, Gérard de Nerval accomplit un voyage en Orient, notamment en Égypte et au Liban. En fait foi son volumineux ouvrage *Voyage en Orient* (1851) qui se présente bien plus comme un pèlerinage intérieur que comme un véritable journal de voyage [7].

Le récit est empreint de préoccupations mystiques, de l'obsession du double : le *« Je est un autre »*. Sa visite aux Pyramides ressemble à celle de l'initié antique : le narrateur contemple avec béatitude Isis sous les traits de la femme aimée, associée pour la circonstance à l'actrice Jenny Colon, décédée peu avant le départ de Gérard en Orient et qu'il aimera et idéalisera toute sa vie durant. Là, son étonnement fut à son comble en voyant s'animer cette froide statue dont les traits avaient pris soudainement l'apparence de Jenny Colon : *« D'ailleurs, elle m'appartenait bien plus dans sa mort que dans sa vie.* » Elle sera une des composantes de la figure d'Aurélia et la plus achevée de l'« éternelle Isis ».

L'importance toute-puissante et fascinante de *l'Anima*, qui avait donné à Nerval sa couleur et sa tendance à l'affectivité, depuis le décès de sa mère en 1810 et ensuite sa rencontre en 1833-34 avec Jenny Colon, s'exacerbe dans sa poétique de la rêverie ; il en ressort que sa quête de l'idéal ou de l'éternel féminin se transpose sur un archétype répétitif ou dans un modèle mythologique où essaiment en tout genre des déesses. Il l'écrit dans ses œuvres, *Les filles du feu* (1854) où figurent Sylvie et les sonnets des

[7] Au demeurant, Gérard de Nerval, qui avait traduit en 1840 la partie du second Faust consacrée à Hélène, souligna dans la préface l'orientation mystique de ses préoccupations.

Chimères, puis *Aurélia*[8] (1855) où l'épanchement du songe dans la vie réelle garde sa pleine mesure. Ce désir absolu de cette quête difficile, voire inaccessible, duquel Gérard de Nerval éprouva de façon tragique la fragmentation du « Moi » préfère la mort ou le silence à l'amour imparfait. Il se réfugia durablement dans l'onirisme, sous peine de subir dans la réalité une désillusion cruelle. Le prélude angoissé d'El Desdichado[9] de Gérard de Nerval nous donne la tonalité dramatique de son état d'âme et qui se traduit par une insatisfaction quasi-permanente. Envahi par une solitude pesante et morale qui ira grandissante, Gérard de Nerval le paya de son équilibre et de sa vie, en se pendant à l'aube d'un 26 janvier 1855, rue de la Vieille Lanterne.

POSTÉRITÉ DE NERVAL CHEZ LES SURRÉALISTES

Avec l'apparition de la psychanalyse, l'exploration de la vie inconsciente qu'avait menée Gérard de Nerval est devenue prophétique. L'onirisme de Nerval trouva sa résonance dans la littérature moderne, chez les surréalistes qui ont reconnu en lui leur premier ancêtre et se sont, pour nombre d'entre eux, réclamés de lui, tels, pour ne citer que les noms les plus célèbres, André Breton (1896-1966) dit le « pape du surréalisme », Paul Éluard (1895-1952) et Louis Aragon (1897-1982). En fait foi le « Second manifeste du surréalisme » publié en 1929 :

« *Le rêve exploré de façon volontaire, 'l'épanchement du songe dans la vie réelle' effacent les bornes entre la veille et le sommeil, le monde visible et l'invisible. Nerval perçoit un univers où tout est correspondance entre l'âme humaine et l'univers, entre notre monde et l'univers spirituel. Tel un initié, il a le sentiment, du moins provisoire, de s'éveiller à une 'vita nuova' qui n'est pas sans annoncer le point suprême prôné par les surréalistes : Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement.* »

[8] *Pour C. G. Jung l'éclat que lui prêtait Nerval à l'égard d'Aurélia correspond à la projection d'un archétype, celui de l'anima. C.G. Jung in* Métamorphose de l'âme et ses symboles, *p. 118, Librairie de L'Université Georg & Cie, S. A., Genève, 1967.*
[9] *Sur le commentaire pratique et succinct d'El Desdichado on peut se référer à Marie-Louise Astre et Françoise Colmez in* Poésie française, *p. 164, Bordas, Paris, 1982.*

Gérard de Nerval pour qui le rêve était une seconde vie écrira de son vivant :

« *Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible. Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort ; un engourdissement nébuleux saisit notre pensée, et nous ne pouvons déterminer l'instant précis où le moi, sous une autre forme, continue l'œuvre de l'existence. C'est un souterrain vague qui s'éclaire peu à peu, et où se dégagent de l'ombre et de la nuit les pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes. Puis le tableau se forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ces apparitions bizarres ; le monde des Esprits s'ouvre pour nous.* »

(...) C'est ainsi que je m'encourageais à une audacieuse tentative. Je résolus de fixer le rêve et d'en connaître le secret. « *Pourquoi,* me dis-je, *ne point enfin forcer ces portes mystiques, armé de toute ma volonté, et dominer mes sensations au lieu de les subir ? N'est-il pas possible de dompter cette chimère attrayante et redoutable, d'imposer une règle à ces esprits des nuits qui se jouent de notre raison ? Le sommeil occupe le tiers de notre vie. Il est la consolation des peines de nos journées ou la peine de leurs plaisirs ; mais je n'ai jamais éprouvé que le sommeil fût un repos. Après un engourdissement de quelques minutes, une vie nouvelle commence, affranchie des conditions du temps et de l'espace, et pareille sans doute à celle qui nous attend après la mort*[10]. »

THÈME DE LA MÉTEMPSYCOSE DANS LA POÉSIE « NERVALIENNE »

Gérard de Nerval, qui chercha dans ses expériences oniriques les clés de l'explication du monde visible et invisible, évoque une existence antérieure, et peut-être aussi la présence de la « dame » qui ne cessa de hanter la pensée du poète dans sa démarche mystique.

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber
Un air très vieux, languissant et funèbre
Qui pour moi seul a des charmes secrets

[10] *Documents insérés par M. L. Astre et F. Colmez, op. cit., pp. 170-172.*

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis Treize... et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jauni,

Puis un château de briques à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre les fleurs ;

Puis une dame à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens
Que dans une autre existence, peut-être,
J'ai déjà vue – et dont je me souviens !

Souvenir (1854) – Gérard de Nerval.

Postérité de Nerval chez les occultistes

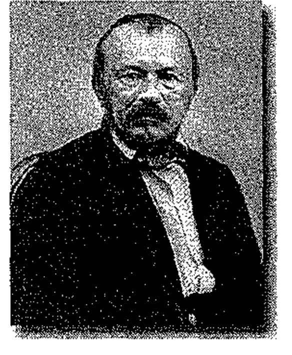
Comme nous l'avons souligné auparavant, Gérard de Nerval, depuis son décès, ne fut jamais oublié dans la littérature ésotérique. Eliphas Lévi en parla le premier peut-être [11], puis Eugène Nus, sans compter les revues documentaires sur l'ésotérisme, telles *L'initiation* du vivant de son fondateur Papus, et la non moins rigoureuse autre revue des années 1950, *La Tour Saint-Jacques* [12], etc.

À tout seigneur tout honneur pour : Jean Richer (1915-1992) qui a consacré dans ses ouvrages et dans des revues diverses une étude exhaustive sur Gérard de Nerval [13] et par la même occasion su revivifier à partir des années 1940 l'image presque oubliée de ce poète, aujourd'hui totalement réhabilité. Le maître des études nervaliennes s'attacha également et toute sa vie durant à interpréter, par le biais notamment d'une astrologie qui opère sur les

[11] *Voir Eliphas Lévi in* Histoire de la Magie, *pp. 437-440, Paris, Librairie Félix Alcan, nouvelle édition, 1922.*
[12] *Dans un numéro spécial consacré aux Illuminés, La Tour Saint-Jacques, n° 13-14, Paris, Janvier-avril 1958.*
[13] *Voir, entre autres,* Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques, *Le Griffon d'Or, Paris, 1947.*

degrés monomères (une branche de l'astrologie), les œuvres ésotériques de différents littérateurs, tels Victor Hugo (1802-1885), Gérard de Nerval, Charles Nodier, *Friedrich Nietzsche (1844-1900), Federico Garcia Lorca* (1898-1936), Guillaume Apollinaire (1880-1918), Charles Baudelaire (1821-1867), Théophile Gautier, Arthur Rimbaud (1854-1891)... Le résultat de ses réflexions est à plus d'un titre intéressant et s'adresse, il faut le préciser tout de même, uniquement aux quelques rares lecteurs passionnées à la fois de littérature et d'ésotérisme, nonobstant le côté un peu trop fouillis et une méthode certes assez originale mais pas toujours convaincante, surtout lorsqu'il utilisa une trop simpliste numérologie pour décrypter par le jeu de la symbolique, de l'analogie et de la coïncidence, le caractère ésotérique des œuvres des écrivains.

Dans une moindre mesure, Robert Kanters, un personnage presque oublié et dont on ne sait hélas pas grand chose et qui pourtant versa avec générosité dans l'exégèse occultiste de la littérature. Auteur avec Robert Amadou d'un ouvrage intitulé *Anthologie littéraire de l'occultisme* (1950), Robert Kanters contribua aussi à sa manière à promouvoir les œuvres de Gérard de Nerval en préfaçant une réédition, *Les Illuminés* ; une façon de rendre un hommage appuyé au poète qui sut par sa folie intermittente franchir les portes d'une autre connaissance pour en faire part dans ses écrits durant ses apparentes périodes de rémission [14]. Citons aussi Rolland de Rénéville, auteur d'un essai sur Nerval, *L'expérience poétique* (1938) et qui, par ailleurs, collabora dans diverses revues, tels *Les Cahiers Hermès*, notamment dans un numéro spécial consacré au sublime théologien mystique Maître Eckart [15], avec notamment le Dr René Allendy (1889-1942) qui, pour information, était en accointance avec le mouvement « surréaliste » pour étudier les phénomènes physiques de la médiumnité.

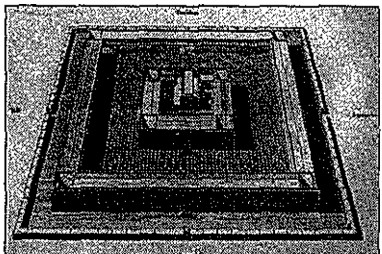


[14] *Voir l'excellente et réaliste préface de Robert Kanters in* Gérard de Nerval et les Illuminés, *pp. 5-14, Nouvel Office d'Édition, « poche club », Paris, 1964.*

[15] *Juillet 1937, numéro spécial consacré à Maître Eckart. Articles de Reneville, Ermans, Dr Allendy, Francis Warrain (1867-1940), brillant philosophe et mystique chrétien, auteur de quelques ouvrages dont un sur la* Théodicée de la Kabbale *(1931) et un autre en trois volumes* L'œuvre philosophique de Hoéné Wronski *(1933-38), pour ne citer que ces livres.*

Alexander Pope, poète anglais du 18e siècle, est l'auteur d'un poème qu'il a intitulé : « L'homme ». Le voici :

Sur l'isthme étroit de son état moyen,
Obscur en sa sagesse, grossier en sa grandeur,
Pour n'être que sceptique, il a trop de savoir,
Trop de faiblesse aussi pour vivre en stoïcien.
Toujours entre deux choix, il reste suspendu,
Faut-il agir... ou ne rien faire ?
Au corps ou à l'esprit donner la préférence ?
Se croire dieu ou bête ?
S'il vient au monde, ce n'est que pour mourir,
Et s'il raisonne, c'est pour se fourvoyer.
Son âme est un chaos confus où la passion
Se mêle à la pensée.
Qui l'abuse, sinon lui-même ?
Qui d'autre que lui-même le détrompe ?
Une part de son être fut créée pour l'essor,
Une autre pour la chute.
Maître de tout, mais à tout asservi,
Seul juge du vrai, abîmé dans l'erreur,
Tout à la fois il est l'honneur, la dérision,
Et l'énigme du monde.



Pourquoi ai-je choisi ce texte pour débuter un propos sur le temple ? Je ne savais pas vraiment pourquoi sur le moment. Et puis, d'abord un peu confusément et de plus en plus nettement, il m'a paru contenir, sinon toutes, du moins un certain nombre des contradictions au milieu desquelles notre condition humaine cherche néanmoins sa voie.

Le temple maçonnique est le lieu qui nous permet de nous placer dans une disposition spirituelle à la fois plus sensible à ses ambivalences mais aussi et surtout ouverte à la recherche d'une voie d'équilibre.

Tout y concourt, de par la richesse symbolique que l'on y trouve et dont la découverte n'est jamais achevée pour aucun et ceci dès l'accès par le rituel. J'entends par là l'ordonnancement des objets, l'importance de l'orientation et de la place de chacun, la voûte étoilée, les flambeaux, la circulation dans le temple, le tableau de loge correspondant au degré des travaux.

Et, ce faisant, je ne cite qu'une partie, certes importante, de tout ce qui vient, dans un tel lieu, de la connaissance la plus ancienne.

Le temple est le reflet du monde divin. Et, sans vouloir se ranger dans un mysticisme exacerbé qui appartient à ceux qui en sont dotés (et qu'il n'est pas question de critiquer en quoi que ce soit), il appartient à chacun d'entre nous, durant la tenue (c'est ainsi qu'on appelle une réunion maçonnique, NDLR), mais aussi avant et après, d'apprécier cette situation et de s'y conformer de son mieux.

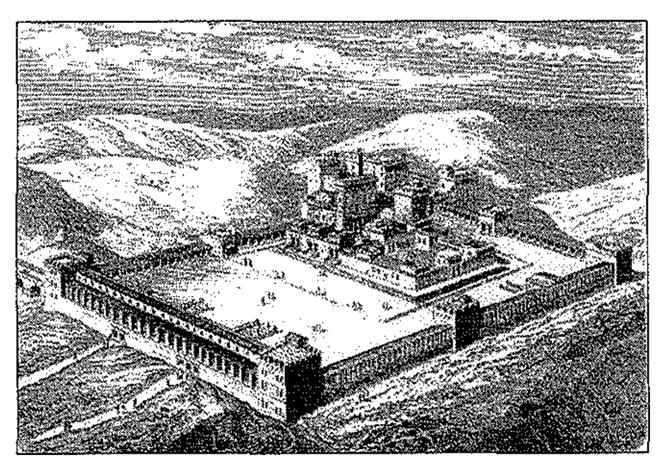
J'ai lu quelque part que les auteurs maçons discutent encore sur les appellations respectives du temple et de la loge.

Pour les uns, la loge est le temple lui-même, pour les autres, elle est seulement un groupe de maçons, pour d'autres encore, la loge n'existe que lorsque les maçons y sont réunis et s'anéantit ensuite.

Le temple est l'image du cosmos. C'est un lieu sacré. Le temple est le local où se réunissent les maçons. Le tableau de loge indique l'atelier et les grades qu'il réunit. Le temple peut être considéré comme une image symbolique de l'homme et du monde. Pour accéder à la connaissance du Temple céleste, il faut réaliser en soi-même, vivre en esprit sa reconstruction et sa défense. Le temple est un révélateur, un tremplin. Le temple est en nous. Il est nous-même et ainsi c'est notre quête, notre recherche de fusion avec le cosmos.

Cette énumération un peu longue de ce que j'ai pu rassembler comme essais de signification, ou tout au moins de qualification du temple maçonnique, contient sûrement des éléments de référence.

Mais, le piège des mots et des formules est toujours présent. Selon le *Larousse* en trois volumes que j'ai consulté, on trouve au mot « temple »,



parmi les différentes définitions, celle-ci : « *Lieu de réunion d'une loge maçonnique* » et au mot « loge », « *local où les francs-maçons tiennent leurs assemblées* ».

On peut donc déjà se demander si ces définitions ne sont pas un peu trop réductrices ou essentiellement formelles.

Les chapitres encyclopédiques du même dictionnaire n'apportent guère un meilleur éclairage.

Dans la rubrique des Beaux Arts de l'Orient ancien, on indique que les temples les plus anciens sont peut-être des « tholois », de petits édifices circulaires du nord de la Mésopotamie datant du IVe millénaire avant J.-C. Il s'agissait de sépultures préhistoriques à rotonde et à coupole qui auraient *inspiré les temples circulaires d'Athènes et de Delphes.*

Plus intéressantes sont néanmoins les différentes dispositions d'un temple ou de ce que l'on désigne comme tel depuis les temps anciens.

Elles peuvent :

- être un plan carré, puis rectangulaire ;
- avoir un accès latéral, puis axial ;

- avoir une tour à étages ;
- avoir la division tripartite que l'on trouvera dès l'Orient ancien, puis en Égypte et en Grèce.

Le temple de Jérusalem édifié par Salomon comportait un vestibule précédant le « Saint » et le « Saint des Saints » où se trouvait l'Arche d'Alliance (c'est-à-dire le sanctuaire dans lequel Moïse enferma les Tables de la Loi que Dieu lui avait données sur le Mont Sinaï).

Les temples sont des répliques terrestres des archétypes célestes. En effet, on y trouve les effervescences de la vie dans le temple hindou, *la mesure* dans les temples de l'Acropole, la sagesse et l'amour dans les temples chrétiens, l'alliance du ciel et de la terre dans les mosquées.

J'ai choisi, en définitive, une autre approche en m'attachant à l'origine du mot lui-même.

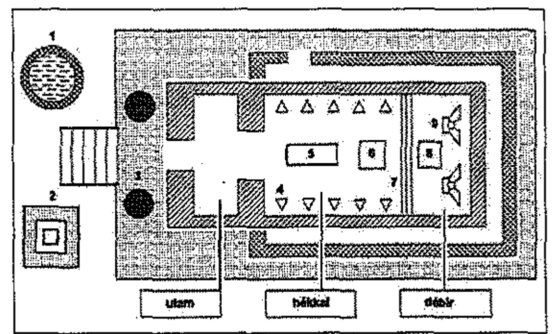
« Temple » vient de « Templum » qui signifie proprement dans l'antiquité romaine l'espace découvert tracé par le bâton de l'augure, surtout endroit consacré par l'augure. Ce devin tirait des présages du chant et du vol des oiseaux, des éclairs de la foudre ou de l'état du ciel.

Ceci m'a semblé intéressant, non pas tellement par le rôle joué par l'augure. J'y ai trouvé un rapport entre l'espace tracé par le bâton de l'augure et le rituel des maçons du 18e siècle qui permettait de créer comme temple tout tableau tracé à la craie sur le sol en n'importe quel endroit et que l'on effaçait ensuite pour une réunion ultérieure en un autre lieu.

En poursuivant ma réflexion, je suis revenu à la matérialité et au moment de l'initiation.

Le temple est alors une nécessité sur ces deux plans pour permettre à l'initié de subir les différentes épreuves prévues par le rituel et cela en présence de ceux qui vont devenir ses frères en maçonnerie et seulement de ceux-là.

Mais le temple maçonnique n'est pas, ni en ce cas, ni en d'autres, uniquement de la matière et du temps. Et si, même, il était hors de la matière, mais





plutôt du domaine de l'esprit ou, mieux encore, de celui de la spiritualité ? Et si, même, il était hors du temps, d'une intemporalité libératrice de cette spiritualité ?

Mais, tout ce qui précède est encore trop simple... ou trop abstrait. Ne serait-ce pas, une fois de plus, un piège du langage profane ?

Et, si le temple n'était, pour l'essentiel, que le signe d'une progression ou le symbole dont il contient l'image et en constitue le lieu privilégié ?

Mais, cette progression dans le temple, n'est-ce pas une recherche de ce que les dieux cachent de non-savoir ?

Pour moi, la marche de l'homme vers le temple est toujours le symbole d'une réalisation spirituelle. En effet, pour accéder à la connaissance du temple, il faut réaliser en soi-même et vivre en esprit sa reconstruction et sa défense permanentes.

Résumé du macrocosme, le temple est aussi l'image du microcosme : il est à la fois le monde et l'homme.

C'est ce que Blaise Pascal, dans ses *Pensées*, a exprimé en parallèle en écrivant :
« Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que,

de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers ; qu'il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même à son juste prix... qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout.
« Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti. »

Mais, j'en reviens à la progression, ce terme qui m'est très cher.

Cette progression que l'on retrouve toujours depuis les temps les plus anciens avec le « portique », puis la partie antérieure (le *pronaos*) et, enfin, la partie intérieure des temples grecs (le *naos*) où se trouvait placée la statue de la divinité, comme dans le temple romain avec la « cella », partie essentielle du temple réservée au même usage.

Plus près de nous, dans le cheminement progressivement réservé à une minorité de plus en plus réduite des cathédrales allant du parvis au porche, puis au portail, puis au narthex où se trouvaient les catéchumènes, la nef pour les fidèles, le chœur réservé au clergé et le sanctuaire interdit au profane où s'accomplissent les cérémonies liturgiques.

Cette progression, enfin, qui est au fond celle à laquelle on se consacre dans la démarche maçonnique.

Plutôt qu'une conclusion, même provisoire, j'ai choisi, au terme de ce modeste article, de vous faire partager l'émotion que j'ai ressentie à la lecture d'un poème. Ce texte contient, à mes yeux, beaucoup de réminiscences que peuvent apporter aux hommes de bonne volonté tous les temples du monde et que ceux-ci n'auront jamais fini de leur apporter.
Il est intitulé « Prière de résidence ». C'est Charles Péguy qui l'a dédié à la Cathédrale de Chartres. Le voici :

> Ô Reine, voici donc après la longue route,
> Avant de repartir par ce même chemin,
> Le seul asile ouvert au creux de votre main,
> Et le jardin secret où l'âme s'ouvre toute.

Voici le lourd pilier et la montante voûte ;
Et l'*oubli pour hier, et l'oubli pour demain* ;
Et l'inutilité de tout calcul humain ;
Et, *plus que le péché, la détresse en déroute.*

Voici le lieu du monde où tout devient facile :
Le regret, le départ, même l'événement
Et l'*adieu temporaire et le détournement.*
Le seul coin de la Terre où tout devient docile.

Voici le lieu du monde où tout est reconnu,
Et *cette vieille tête et la source des larmes,*
Et ces deux bras raidis dans le métier des armes :
Le seul coin de la terre où tout soit reconnu.

Voici le lieu du monde où tout est revenu
Après tant de départs, après tant d'arrivées.
Voici le lieu du monde où tout est pauvre et nu,
Après tant de hasards, après tant de corvées.

Voici le lieu du monde et la seule retraite,
Et l'unique retour et le recueillement,
Et la fleur et le fruit et le défeuillement,
Et les rameaux cueillis pour cette unique fête.

Voici le lieu du monde où tout rentre et se tait,
Et le silence et l'ombre de sa charnelle absence,
Et le commencement d'éternelle présence,
Le seul réduit où l'âme est tout ce qu'elle était.

Voici le lieu du monde où la tentation
Se retrouve elle-même et se met à l'envers,
Car, ce qui tente ici c'est la soumission,
Et c'est l'aveuglement dans l'immense univers.

Et le dépassement est ici ce qui tente,
Et ce qui vient tout seul est l'abdication,

Et ce qui vient soi-même et ce qui se présente
N'est ici que grandeur et présentation.

C'est la réalité qui devient impossible
Et ce qui se présente ici est démission
Et c'est l'effacement qui devient invincible,
Et tout n'est que bonjour et salutation.

Ce qui partout ailleurs est une accession
N'est ici qu'un total et sourd abrasement.
Ce qui partout ailleurs est un entassement
N'est ici que bassesse et dépression.

Ce qui partout ailleurs est une oppression
N'est ici que l'effet d'un noble écrasement.
Ce qui partout ailleurs est un empressement
N'est ici qu'héritage et succession.

Voici des mots, n'est-il pas vrai, qui débordent des lèvres comme jaillissant d'une source intérieure.

Un astrophysicien disait récemment : « *Personne n'a jamais vu le temps et, d'une certaine façon, n'a jamais vu l'espace : on ne voit que ce qu'il contient.* »

L'espace-temps des astrophysiciens d'aujourd'hui comporterait des dimensions cachées (autres que celles que nous percevons naturellement).

Le poète ne les a pas attendus pour faire le même constat !

Quant à lui, dans son œuvre *Le Banquet*, Dante Alighieri porte son regard, dit-il « *jusqu'à un point où je ne peux plus rien voir* ».

Aussi, vous me pardonnerez d'emprunter une dernière fois à un poète ce propos qui me semble pouvoir s'appliquer à tous les maçons du monde : « *Il ne faut cesser de s'enfoncer dans sa nuit ; c'est alors que brusquement la lumière se fait.* »

Carl Christaki de Germain fut un poète dont de nombreux textes tirent leur inspiration de la spiritualité. Notre cher Henry Bac, maintenant disparu après avoir donné tant de passionnants articles à la revue, avait été son ami. Le fils de Carl Christaki, prénommé Jean, publie les poèmes de son père et monte des spectacles où il les dit avec force talent. Il nous a autorisé à publier deux poèmes. Dans note dernier numéro, vous avez pu lire « La Tour Dieu ». Dans ce numéro, nous publions un autre poème intitulé « Le cierge ».

Le cierge

Je me sens inspiré
Par une muse floue,
Et le dies irae
A mon oreille joue.

Un nuage de feu
Où flotte un flot de sang
Fume devant mes yeux
Comme un étrange encens.

Une boule aveuglante
Tourne... dans mon esprit ;
Elle tourne et me hante,
Me hante... et me séduit.

Je me vois, comme un cierge,
Allumé, blanc, fumant,
Devant la Sainte Vierge
Dans un ancien couvent.

Sous un dais bleu, rayonne
Un lugubre ostensoir ;
Ma flamme qui frissonne
Y fait des reflets noirs.

Deux anges en prière,
Sculptés de plein argent,
Se sont mis en colère
Contre mon feu changeant...

Ils ont donné l'alarme
Aux guerriers des vitraux,
Porteurs d'étranges armes
Et vêtus d'oripeaux.

On en veut à ma flamme
Qui brille sur l'autel ;
On en veut à mon âme,
Mais... je suis immortel !

Tout prend vie et s'anime ;
Un vieux saint, sur un cerf
Qui s'essouffle et rumine
A des crises de nerfs...

Un autre, à bout de forces,
Figé depuis mille ans,
Prend appui sur sa crosse
Et s'avance, en tremblant.

C'est une guerre sainte
Contre... l'inoffensif...
Qui fait vibrer l'enceinte
De ces cris convulsifs.

Le danger se rapproche,
L'ombre m'emplit d'effroi ;
Tout se tait... une cloche
Carillonne au beffroi.

C'est le signal ! On charge ;
Je suis enveloppé
D'un suffocant et large
Nuage ; on m'a frappé.

Un ange veut m'atteindre ;
Il bat de l'aile en vain,
Car, pour pouvoir m'éteindre,
Il faut être... un humain !

Et je ris en moi-même
De tous ces fiers soldats
Et de leurs stratagèmes
Et de leurs vains combats...
Saint Joseph, les rois mages,
Colombe, encens, missel,
Livres saints que ramage
Un élégant pastel,

Relique en l'ossuaire,
Vase d'or, encensoir,
Buis, croix et rosaire...
Tout est mort... dans le noir...

Moi seul encore brille,
Environné de feu,
Je miroite et scintille
Pour la gloire... de Dieu !

Quelques pensées de Louis-Claude de Saint-Martin

L'homme est un être chargé de continuer Dieu là où Dieu ne se fait plus connaître par lui-même.

La vérité ne peut rien manifester dans le monde que par le cœur de l'homme, c'est par lui qu'elle veut établir son domaine.

Le mouvement de l'esprit est comme celui du feu, il se fait en ascension.

Dans la graine, la vie est cachée dans la mort ; dans le fruit, la mort est cachée dans la vie.

Les ténèbres

Après que le monde fut créé, Satan chercha un lieu où résider.
Et moi, où vais-je habiter ? demanda-t-il à Dieu.
Il n'y a aucun endroit pour toi sur terre, lui répondit Dieu.

Mais Satan supplia :
Ne sois pas si cruel, Toi qui es miséricorde et justice, aies pitié de moi,
J'ai besoin d'un abri.

Dieu lui proposa alors de séjourner dans l'alcool, les salles de jeu,
les maisons de vices, les abattoirs.
Je ne pourrai pas habiter tant d'endroits en même temps.
Il me faut un seul lieu.

Dieu lui montra alors une pièce d'or.
Tu habiteras dans l'argent.
C'est lui qui règne dans les lieux que je t'ai proposés.
Satan refusa encore :
« l'Argent peut être utilisé à bon escient ».

Alors Satan eut une idée :
Je me logerai dans l'Ego. Le mien, le moi, le Je,
Qui engloutissent chacun dans l'attachement
à la propriété et à l'identification.
L'Ego est le sceptre de la séparation entre les hommes.
C'est en lui que résident l'égoïsme, la colère
et l'orgueil qui produisent les peurs,
l'angoisse et la souffrance.
L'Ego est le séjour des ténèbres ; c'est là que je demeurerai...

Depuis, on appelle Satan, le Prince des Ténèbres.



« Je pense, donc je vis. »

Par Arthur Brunier-Coulin

Nous vous proposons la suite et la fin de cet article dont les deux premières parties sont parues dans les numéros 3 et 4 de 2005.

COMMENT, SELON UN ADAGE CONNU, LA FAUSSE MONNAIE CHASSE LA BONNE !

Le monde est divers, c'est le moins que l'on puisse dire. Sa diversité est frappante parce qu'elle est phénoménale et ainsi très concrètement perçue. Sa forme la plus simple est celle de la dualité. C'est une caractéristique banale tant elle est fréquente, telle que l'avers et le revers d'une médaille, le haut et le bas d'un objet. Il n'en demeure pas moins que, même sous cette forme simple, il s'agit d'une notion qui peut mettre en jeu des fonctions intellectuelles du plus haut niveau, ce qui a été le cas dans la mise au point de l'algèbre de Boole fondée sur un système binaire. Mais la dualité peut se complaire aussi à lancer des défis au bon sens et à la raison. L'exemple le plus frappant est celui qui se rapporte à une réalité aux deux aspects foncièrement contradictoires : en lui conférant la vie, bien inestimable, le principe de dualité condamne par le fait même tout individu à la mort, le pire mal qui puisse lui advenir.

Le concept de tout état appelle celui de son contraire, de son contradictoire ou tout simplement du différent. Peut-il se faire que le réel ne soit pas voué à la dualité ? Le concept du bien implique inévitablement celui du mal, le concept du droit, on l'oublie trop souvent, celui du devoir etc. Il en est un qui, sans conteste possible, comporte des implications capitales dont on n'a cependant pas tiré des enseignements essentiels, il s'agit de la dualité de l'univers – dénommé plus communément le monde – au regard de la vie. Il est manifeste que ce monde donc a deux facettes, celle à laquelle appartient la terre où foisonnent actuellement des formes de vie en nombre incommensurable et celle des infrastructures cosmiques où il est non moins manifeste qu'aucune de ces formes ne peut exister mais sans lesquelles la facette où s'est développée la vie n'existerait pas non plus.

Il est difficile de saisir ce qu'une notion bien précise de la dualité peut comporter de fondamental pour accéder à la compréhension des choses. On est inévitablement tenté par l'idée d'opposer l'être au néant ou l'existant au néant. Or, on peut, me semble-t-il, déclarer que cette dualité est un non-sens. En vertu du principe scientifique selon lequel il n'y a pas d'effet sans cause, il y a irréversibilité totale entre l'être ou l'existant d'une part et le néant d'autre part. On ne voit pas comment l'être serait de nature biodégradable ni comment l'existant, de nature nécessairement énergétique selon la célèbre formule « $E=MC^2$ », pourrait s'autodétruire. Le néant, quant à lui, ne disposerait d'*aucun « pouvoir » qui lui permettrait, si l'on* peut dire, de changer d'état.

En revanche, il existe manifestement un caractère duel entre l'abstrait et le concret. Toute réalisation humaine et plus particulièrement les plus complexes font l'objet d'une conceptualisation abstraite préalable. Tout ce qui, dans l'univers, a été « réalisé » au cours d'une montée en organisation rigoureusement équilibrée est indissociable d'une savante stratégie. Rien de ce qui entre dans le domaine du concret ne peut être exclu de l'image abstraite qui peut en être faite. Toute réalité concrète trouve un double dans une formulation abstraite.

Or, l'univers ne peut véritablement prendre sens si on ne le considère pas sous un aspect binaire désigné ici par côté cour et côté jardin. Le côté cour constitue en somme l'infrastructure indispensable au côté jardin qui se distingue du premier par la présence de « formes » vivantes. Tout ce qui entre dans la composition du côté cour a été révélé par la science être de l'énergie comme bien entendu les « formes » de vie qui s'y ajoutent côté jardin. Mais il existe une différence essentielle dans la façon dont se manifeste l'énergie qui les active. Celle du « matériau » qui entre dans la composition *du côté cour répond à des lois codifiées insusceptibles de s'exercer avec le* moindre pouvoir autonome. *A contrario*, les « formes » vivantes présentes côté jardin disposent d'une capacité endogène plus ou moins étendue d'intervention qui leur confère, selon le niveau, une individualité ou une personnalité et, plus spécifiquement, le pouvoir de se reproduire.

Il est évident que même en présence d'états contradictoires, toute dualité établit une relation. Il s'en établit de bien réelles, entre le côté cour et le côté jardin du monde. La méthodologie scientifique est en puissance de nous

apporter, à nous, observateurs situés côté jardin, une connaissance sans cesse plus approfondie des phénomènes vus côté cour, au point de nous faire espérer en acquérir une assez grande maîtrise pour nous permettre de changer notre condition. Le rêve des encyclopédistes du siècle des lumières serait-il en voie de se réaliser ?

Et nous voilà, dès lors, confrontés au paradoxe le plus inattendu face à une autre réalité singulière. Bien que les progrès des techniques nous aient permis de maximaliser nos pouvoirs personnels d'observation et qu'ils aient fait réaliser des bonds inespérés à « la science », ces techniques sont impuissantes à formuler les concepts, sources des méthodologies qui nous donnent pouvoir d'agir. Les techniques sont des moyens propres à améliorer très efficacement nos conditions d'existence, ce ne sont pas elles qui suscitent les besoins et créent les stratégies nécessaires pour les satisfaire.

La double classification que nous avons faite de nos moyens de connaissance, en sciences dures ou exactes d'une part et en sciences qualifiées humaines ou sociales d'autre part, illustre bien ce nouveau paradoxe.

L'approche que nous faisons des phénomènes qui se déroulent côté cour est manifestement des plus fiables, car tout peut y être quantifié et les problèmes posés s'y exprimer en équations solubles, sinon en termes de probabilité qui abandonnent un grand pouvoir au hasard.

Rien de comparable ne se passe en revanche côté jardin. Dans ce cadre, en effet, existent une infinité d'acteurs qui ne sont pas liés exclusivement par les contraintes des lois qui régiraient sans restriction aucune le monde, si celui-ci était demeuré dans l'état antérieur à toute manifestation de vie où la notion foncièrement subjective de chaos n'existerait pas. De plus, même s'ils ne disposent pas d'un état de conscience ni des talents intellectuels et sociaux qui y sont attachés et a fortiori si, parmi les vivants, une classe d'acteurs possède de tels talents, tous agissent avec un degré d'autonomie plus ou moins élevé qui change profondément le statut de ce monde nouveau, « basculé » du côté cour dans le côté jardin.

Il en résulte que la méthodologie d'accès à sa connaissance en est, elle aussi, profondément modifiée. Le sens d'un monde « mixte » que la vie,

source endogène, est venue animer ne s'explique plus à l'aide d'équations, ni par le canal de lois relativement simples d'un monde réduit à l'état de systèmes dont les activités ressortissent à des forces exogènes.

Les génies du siècle des lumières, fondateurs de la première grande encyclopédie, avaient en somme conçu une science unitaire que l'efficacité de la méthode d'observation expérimentale a un temps corroborée. Mais l'expérience a très vite démontré qu'il n'existait pas une seule méthodologie d'approche scientifique, de « pensée scientifique unique » en quelque sorte. Le domaine scientifique ne peut être isolé des problèmes politiques et sociaux. On pourrait pasticher la parole de Térence en disant *« rien ne m'est étranger parce que tout est humain »*. Je n'hésiterais pas à dire que l'appellation de sciences exactes est très malheureuse parce qu'elle incite implicitement à penser que les « sciences humaines ou sociales » n'ont qu'un statut de seconde zone.

La pauvreté et l'absence de rigueur de notre vocabulaire que déplore avec juste raison Albert Jacquard ont conduit à une fâcheuse dérive en faisant naître le sentiment que le caractère unitaire de la science lui permettait d'apporter une explication totale du sens du monde. La pensée moderne a bien « corrigé le tir » dans un certain sens, mais les effets dévastateurs de l'entropie que relate l'histoire, l'impact de la technologique pourvoyeuse de confort, les contraintes implacables de l'économie et des finances et, actuellement, une emprise qu'il n'est pas exagéré de qualifier de dictatoriale des médias sclérosent si profondément notre conduite qu'on peut s'interroger sur notre capacité à définir une saine orientation de nos activités de gestion du monde.

Il existe une valeur capable de nous mettre à l'abri de tous ces dangers. Il s'agit de la culture. Cette valeur est à la portée de tous car, dans toutes les sociétés, il s'est toujours rencontré des hommes dont il est reconnu que la conduite exemplaire indique clairement les itinéraires qui devraient conduire le monde vers un destin plus conforme aux aspirations profondes des hommes. Pourquoi ces modèles n'ont-ils pas le pouvoir d'entraînement qui pourrait changer la face du monde ? C'est qu'ici encore, l'enjeu est à double face et il n'est pas évident que la fascination des mirages ne brouille pas l'itinéraire des bonnes pistes. La culture n'est pas un havre aisé à atteindre.

Pourquoi n'a-t-elle jamais été présentée assez habilement pour en rendre la diffusion plus attrayante et plus populaire ? Elle traverse même actuellement une crise d'une rare intensité que nombre d'auteurs tels Annah Arendt et Alain Finkielkraut, entre autres, dénoncent avec vigueur mais sans résultat. On ne peut pas espérer la rendre plus efficace sans révolutionner l'art de l'enseigner.

Un principe énoncé tout récemment au regard de l'âge de l'univers aurait dû mettre cet enseignement sur la bonne voie, c'est celui de la relativité généralisée. Il a été bien reçu dans le domaine de la science physique. Jamais, il n'a été envisagé de vérifier si un principe apparenté n'interviendrait pas également dans les comportements sociaux. Aussi haut que nous puissions remonter dans l'histoire – et le livre de la Genèse le souligne clairement – depuis ses origines en somme, du fait de deux forces intérieures, son aspiration au savoir et les moyens de mise en œuvre pour y parvenir, l'homme subit un déchirement qui ne se manifeste pas seulement *in petto* mais divise également les écoles de pensée et les acteurs qui s'ingénient à promouvoir une meilleure gestion de notre société.

La foi et le savoir ont toujours été des sujets de défi. La puissance spontanée de la foi qui transporte les montagnes, dit-on, est une puissance toujours inexplicable et l'accès aux certitudes présumé réservé à la science s'avère toujours très aléatoire car plus le domaine du savoir s'étend, plus longues deviennent ses frontières avec l'inconnu ! Chez l'homme le besoin de savoir naît d'un étonnement, d'un inassouvissement qui incite à la recherche. L'innéité et l'intuition ne suffisent pas à y répondre. L'expérimentation, méthodologie de recherche scientifique, procède généralement par voie d'hypothèse, cheminement ambivalent entre la foi et le savoir.

En tout état de cause, l'accession au savoir passe pratiquement par une étape plus ou moins longue et plus ou moins hésitante d'incertitudes, d'espoir et de crédibilité potentielle. La vérité incontestable et la probabilité ne sont pas toujours séparées par des frontières nettement définies. Les penseurs, les hommes d'action, les politiques, les enseignants et les scientifiques eux-mêmes ne peuvent éviter de traverser des « no man's land » où leurs pas ne sont plus assurés avec certitude. L'idée d'absolu est une tentation presque institutionnelle chez l'homme. Mais, c'est aussi une tentation

redoutable parce qu'aucune réalité n'atteint jamais un tel degré de perfection. Et néanmoins, combien d'hommes n'hésitent pas à nourrir une passion irrésistible pour des valeurs qui demeurent toutes relatives. Des scientifiques de haut niveau peuvent demeurer durablement divisés par des interprétations différentes portées sur les mêmes résultats expérimentaux. C'est ce qui s'est produit au cours des congrès Solvay du début du vingtième siècle. Il arrive même que des théories unanimement partagées et qui se sont un temps révélées efficaces dans la pratique se sont trouvées tout à coup démenties par de nouvelles découvertes.

C'est dire que l'intellect ne tient pas exclusivement sa valeur des vérités scientifiquement démontrées. Il n'existe pas, comme tendrait à le faire croire le titre d'un ouvrage d'Albert Jacquard et de Jacques Lacarrière, *Sciences et croyances*, une assise solide, celle de la science, d'une part et un domaine de sables mouvants, celui des croyances, exclusifs l'un de l'autre.

Tout aussi conscients qu'ils soient des limites de leurs connaissances, les plus acharnés défenseurs de la vérité sont également plongés dans un environnement de croyances, d'espérances, d'habitudes qui témoignent de la fragilité du savoir et appelle à la plus grande prudence de comportement. Il *faut en tirer un certain nombre de leçons inattendues ou pour le moins peu* conscientisées. La moins paradoxale n'est sans doute pas que la recherche de la vérité scientifique soumet le chercheur à une discipline implacable bien qu'elle ne doive en rien entraver une totale liberté de penser et d'imaginer. Établir les hypothèses, entreprendre les projets les plus audacieux sont des activités constructives courantes. Cela n'autorise pas à penser, imaginer et entreprendre n'importe quoi. Aucune liberté n'est fructueuse si elle ne respecte pas une déontologie rigoureuse. C'est en cela que réside la difficulté la plus insurmontable, celle qui, à l'encontre de toute logique, permet de conférer au libre arbitre le pouvoir d'exploiter le déterminisme, contraintes codifiées par les lois rigoureuses des sciences dures, et d'en tirer des résultats qui répondent à des besoins subjectifs qui échappent à toute codification. Cette difficulté conscientisée bien avant que nous ne soyons entrés dans l'ère scientifique à proprement parler, n'a jamais pu être surmontée par l'emploi d'un langage conforme à celui des sciences dures. Le terme de bon sens a été et demeure une expression refuge parlante mais scientifiquement

indéfinissable. C'est ainsi sans doute que Pascal en est venu à opposer l'esprit de finesse à l'esprit de géométrie, ce qui n'est pas sans relever d'une certaine impertinence.

Ce constat a des implications redoutables que la modernité voudrait esquiver. L'objectif à atteindre serait d'anoblir les conditions du travail dans les cas où il demeure peu enivrant, car toutes les formes de travail sont loin d'être avilissantes. Mais les réalités sont tenaces et impertinentes. On ne voit pas quel anoblissement en retirerait l'homme, si le rêve insensé de le libérer du travail, qualifié d'esclavage parce que des hommes avaient institutionnalisé ce procédé, pouvait être réalisé en en confiant désormais le soin à des robots.

La condition humaine n'a jamais été une sinécure et ce n'est pas l'avènement de l'ère scientifique qui peut la changer. Car, c'est bien à une opération de transcendance que l'homme aspire lorsqu'il rejette en bloc les astreintes de sa condition. C'est parce qu'il ressent un besoin inassouvi de dépassement qu'il en arrive à sacraliser des valeurs courantes auxquelles il confère un caractère divin, car il est volontiers en quête d'absolu.

Il en résulte que, au niveau même des pouvoirs établis, tout un ensemble de formules sont devenues intouchables alors même qu'elles confinent à l'imposture. Quelques exemples suffisent à l'expliciter, tels que ceux de « droits acquis », d'« égalité des chances », de « la santé n'a pas de prix », la « médecine à deux vitesses ». Il est même imprudent de cacher que l'acception de mots tels que Liberté et Égalité sacralisés en devises officielles est pour le moins perçue de façon très ambiguë.

Ce qu'il est devenu usuel d'appeler « droits acquis » dans les revendications populaires ne peut être immuable dans une société en permanente transformation. Si les classes sociales les plus modestes aspirent à conserver des avantages équitablement obtenus à la suite de circonstances souvent conflictuelles, des conditions nouvelles peuvent parfaitement justifier des remises en ordre de caractère souvent technique. Érigée en principe, la pérennité des « droits acquis » changerait en forfaiture l'abolition des droits opérés par la Révolution de 1789.

L'« égalité des chances », formule également très prisée et souvent adoubée par les pouvoirs publics, n'est pas dénuée d'une bonne dose d'hypocrisie car rien n'est plus inégalitaire que la chance. En revanche, la référence à la notion d'égalité a une telle résonance sur les esprits que son succès est garanti. L'association des deux mots est une insolence, mais elle est efficace.

« La santé n'a pas de prix » : ce quasi-adage détient aussi un pouvoir incantatoire en jouant sur deux sens du mot, la valeur en monnaie d'une part et la valeur sentimentale d'autre part. Elle a coûté sa carrière politique à un ministre féminin de la santé qui avait déclaré n'avoir pas à se préoccuper du problème du financement de la Sécurité sociale. Cela n'a pas suffi à l'éliminer.

Bien que cette autre formule « la médecine à deux vitesses » soit dépourvue de tout bon sens et même choquante en osant une assimilation entre une science de la vie et un appareil mécanique, elle est employée avec l'assurance de rencontrer une large audience à cause de son prosaïsme. On peut rarement trouver procédé plus vulgaire car, hélas, si les activités qui se rapportent à la fonction médicale ont un caractère humain de premier ordre, elles n'échappent pas non plus aux contraintes économiques et financières qui ne sont pas « à deux vitesses » mais infiniment plus hiérarchisées.

Bien que cela soit sujet à contestation, on ne peut cependant passer sous silence que, suite à l'enthousiasme suscité par leur acquisition, la sacralisation d'un certain nombre de devises et de principes peut conduire à de regrettables déviations. Non point que ces principes et ces devises ne soient légitimes ni que leur conquête ne justifie la liesse populaire dont ils sont l'objet, mais parce que les manifestations humaines peuvent en arriver à des débordements dramatiques quand elles franchissent les limites de la raison. Le phénomène est courant. Il s'est toujours présenté des fins limiers qui savent exploiter des circonstances équivoques à leur profit et en tirer des avantages illicites. On l'a vu apparaître récemment dans le domaine sportif quand la passion déchaînée des supporters les mute en hooligans. *A contrario*, il s'est toujours trouvé, y compris dans les sociétés primitives, des sujets épris de bon sens et guidés par la raison dans leurs réflexions et leurs activités qui savent entreprendre et conduire à bonne fin des opérations humanitaires de grande classe.

Quelle que soit sa nature, il est classique d'attacher une notion de valeur à tout élément ou événement concret. En attribuer une à des notions abstraites, à la pensée notamment, est un exercice plus complexe mais devenu courant dans une société évoluée, familiarisée avec un niveau culturel plus développé. Mais la valeur des choses n'est pas inhérente à leur nature. Elle découle de l'usage qui en est tiré ou peut en être tiré. Autrement dit, la notion de valeur est le fruit d'un jugement subjectif porté sur un état concret ou non en vertu d'un code longtemps désigné par le terme de morale aujourd'hui usé et auquel sont couramment substitués ceux d'éthique ou de déontologie. Le changement d'appellation ne modifie cependant en rien les faits. La nécessité d'une morale s'avère d'ailleurs si indispensable que la Justice et les tribunaux sont aujourd'hui encombrés par les « affaires ».

Il faut ainsi se rendre à une réalité difficilement concevable, presque contraire à la rigueur méthodologique exigée par les sciences dures, à savoir que la cohérence incontournable qui conditionne l'équilibre organisationnel de l'univers ne peut pas être le produit d'une entité neutre. Elle est nécessairement le jaillissement d'une activité subjective qui subordonne toute réalité à l'existence d'une « âme ». Autrement dit, l'opération organisatrice qui confère cohérence et sens au monde des réalités ne peut pas ne pas relever de l'action subjective finalisée d'un acteur.

Cette réalité peut être aisément illustrée par une approche raisonnée fondée sur l'expérience permanente du vécu quotidien. Les principes de liberté, d'égalité choisis comme devise de nos institutions ainsi que les pouvoirs acquis grâce au développement de la science et des technologies peuvent être aussi bien employés à des opérations subversives et destructrices qu'à une montée en organisation propice au bien et à l'enrichissement des valeurs qui ont fait accéder le côté cour indifférent à tout système de valeurs à celui du côté jardin.

L'existence d'êtres vivants est l'unique élément qui a changé le côté cour en côté jardin. Cette transformation résulte de la « mainmise » de la subjectivité sur un chaos sans valeur. Et comme l'attribution d'une valeur se mesure à terme, c'est-à-dire en fonction du résultat d'une opération finalisée, il appert que la vie, condition de l'existence de subjectivité, est la « variable finaliste » d'une algèbre fondatrice du monde, mais d'une algèbre vivante, non pas d'une simple entité.

Je suis personnellement profondément étonné que, malgré la grandeur des mérites que nous lui devons, sans fournir les démonstrations péremptoires qu'elle administre traditionnellement, la science puisse attribuer à quelques entités abstraites seulement des pouvoirs auxquels le plus doué des êtres vivants que nous connaissons, l'homme, n'accède que grâce à d'indispensables et laborieuses activités intellectuelles et sentimentales. Comment peut-on concevoir en effet que le hasard qui n'est pas une activité mais un laisser-faire sinon un laisser-aller puisse être crédité des pouvoirs que la physique attribue toujours à des forces énergétiques quantifiables ? Comment penser qu'une autre entité, la nécessité, qui n'est pas un produit de laboratoire se prêtant à expérimentation, puisse opérer des choix, c'est-à-dire procéder à des appréciations de valeurs qui sont le fait de jugements d'utilité finaliste ? Pourquoi d'ailleurs s'en référer toujours à cette autre entité certes très efficiente (mais non respectable ni honorable faut-il le préciser ?), la science, et non aux scientifiques ou, mieux, aux savants pour attribuer à des entités telles que le hasard, la nécessité et bien d'autres une autorité traditionnellement reconnue à des êtres doués pour le moins d'un réel niveau intellectuel ? La science n'est pas seulement un répertoire de lois « naturelles » mais un acquis de connaissances qui confère des pouvoirs employés à des fins précises, bonnes ou mauvaises parce que toujours subjectives, par ceux qui savent les utiliser.

Quant aux réalités du monde, qui ont toutes donné lieu à une phase de commencement, il n'est pas moins manifeste qu'il y a lieu de distinguer celle des éléments qui constituent le côté cour, soumis exclusivement à des forces physiques et ceux qui enrichissent le côté jardin de leur appartenance au monde des vivants. L'apparition de ces derniers relève d'un concept bien précis, la naissance, qui résulte d'une opération endogène et produit des « modèles » uniques, tandis que celle des composants côté cour, dépendant exclusivement du jeu de forces exogènes, est assimilable à une activité de fabrication d'objets de série en usine.

Il est un autre argument qui, malgré le niveau auquel elles sont actuellement parvenues, confirme l'incapacité des sciences à expliquer les conditions de l'apparition de la vie. C'est le fait que les scientifiques sont contraints de recourir à des raisonnements philosophiques insusceptibles de démonstration à proprement parler pour justifier l'intervention des entités dépourvues d'âme.

Un autre problème, très délicat à aborder, se pose à propos de la reproduction génétique. Il s'agit de l'interruption volontaire de grossesse. La loi qui en autorise l'utilisation a fixé une date butoir, celle de douze semaines, si mes informations sont exactes, après la date présumée de la fécondation. L'interdiction d'y recourir au delà de cette durée est fondée sur le sentiment qu'après ce délai l'opération serait assimilée à un meurtre. Or, cette décision est purement arbitraire. La logique veut qu'un nouvel être existe dès le premier instant de la fécondation. Comment, sans aucune justification scientifique, le législateur a-t-il pu en décider ainsi ?

J'ajouterai une dernière aberration, particulièrement lourde de conséquences, à cause de sa portée politique. S'est-on jamais avisé que le concept de démocratie, justifié et enseigné comme le moins mauvais des systèmes de gouvernement, est un concept incompatible avec celui de souveraineté nationale ? Il n'y aurait en effet de démocratie généralisée à l'échelon de notre terre patrie que si les nations étaient fédérées sous la direction d'un gouvernement central unique exerçant des pouvoirs harmonisés sur l'ensemble des peuples, si les prérogatives du corps électoral étaient régies par un code électoral unique. L'histoire n'est-elle pas toute émaillée de conflits et de guerres inexpiables « légitimées » au nom du principe sacro-saint de souveraineté nationale ? En droit privé, aucune personne ne dispose de pouvoirs exorbitants du droit commun. Pourquoi les gouvernants des peuples érigés en nations pourraient-il enfreindre une éthique qui n'a d'autre fondement que le respect dû aux valeurs humaines ?

L'existence de tels principes a certes donné lieu à des formulations théoriquement exactes, l'internationalisme et l'anarchie elle-même, susceptibles l'un et l'autre d'éradiquer les abus des pouvoirs souverainistes radicaux. Des efforts louables ont été réalisés depuis la première guerre mondiale en vue d'inciter les pouvoirs en place à mettre en pratique les principes de la démocratie dans la gouvernance des nations. Des organismes tels que la Société des Nations, l'Onu, les tribunaux internationaux ont été institués dans ce sens. Des régimes fondés sur l'idée d'internationalisation des peuples ont été « expérimentés ». On sait à quels résultats insignifiants et à quels déboires parfois sont parvenues ces louables mais décevantes tentatives.

Il est en effet paradoxal que la mise en application de doctrines élaborées à

partir des meilleures intentions ne parvienne pas à nous faire atteindre aux résultats auxquels ces doctrines devraient logiquement conduire. Alors que l'intensification de la pensée scientifique fait réaliser des progrès insoupçonnables, presque hyperboliques, lorsqu'elle intervient dans le domaine dit des sciences dures, spécifique au côté cour, et que l'objectif recherché vise essentiellement à l'amélioration de la condition humaine, celle-ci est affectée d'une lenteur désespérante. Des voix de plus en plus nombreuses, y compris celles de plusieurs sommités scientifiques, s'élèvent même pour dénoncer les dangers mortels qui menacent un équilibre vital que l'« évolution » a toujours su maintenir tout au long de la montée en organisation universelle.

Il semble que la pensée, génératrice potentielle des projets les plus audacieux, est affectée d'une paralysie endémique qui l'empêche d'évoluer avec autant d'assurance dans le domaine de la finesse que dans celui de la géométrie comme l'a relevé Pascal.

Une première explication vient sans doute de la confusion qu'introduisent dans la pensée un certain nombre d'idées à la vie dure malencontreusement reçues et d'attitudes passionnelles non maîtrisées. À l'instar de la mauvaise monnaie qui chasse la bonne, le sens des mots s'avilit à l'usage. L'entropie agit sur la pensée comme la rouille sur le fer ! Comment peut-on en effet, au nom de la même doctrine, déplorer que la société des pays riches compte toujours un nombre élevé de pauvres et, afin de remédier à ce scandale, condamner les délocalisations économiques qui permettent à des populations bien plus défavorisées des pays les plus pauvres de réduire chez elles des inégalités beaucoup plus choquantes encore ? Parce que nombre de citoyens totalement démunis recourent à la tactique du « sans papiers » que leurs gouvernements tolèrent, les pays industriellement équipés peuvent-ils laisser leur économie péricliter et se désorganiser en acceptant sans restriction aucune un flot sans cesse croissant de candidats à cette formule ?

Qui ne voit en effet que ces désordres résultent d'un manque de hauteur de vue dans la gestion de notre société terrestre et qu'il n'est pas possible de remédier à un aussi déplorable état de choses si des règles de conduite respectueuses des principes vitaux ne sont étendus et respectés par tous ? Refuser d'aborder ces problèmes dramatiques de face ou, pis, les nier pour n'avoir pas à prendre les décisions courageuses nécessaires afin de les

résoudre et les laisser s'aggraver en faisant ainsi porter le soin d'y pourvoir aux générations futures avec le poids d'une dette publique sans cesse grandissante relève pour le moins d'une inconscience majeure.

Bien entendu, l'œuvre appelle tout d'abord une prise de conscience généralisée, autant dire qu'elle concerne démocratiquement chacun des citoyens du monde. À ce titre, il incombe aux institutions d'enseignement et de diffusion de la culture de la promouvoir. Elle ne peut enfin être conduite à bien sans l'intervention d'une structure directrice mondiale qui, laborieusement, par touches successives, pourra étendre son activité à toutes les nations dont, après accord, la souveraineté devra être adaptée aux nouvelles exigences du projet.

Il est singulier que de telles dispositions reflètent exactement l'ambition que manifestent la plupart des « sujets » du monde ou, du moins, les citoyens de notre Terre Patrie. Or, il est plus singulier encore et en même temps historique que cette ambition, très laïque, et les structures nécessaires pour y parvenir aient pu trouver un cadre parfaitement adapté en théorie et pratiquement vécu depuis quatre millénaires au moins dans le projet biblique relaté par les Écritures.

Ainsi, un déroulement historique qui ne relève pas seulement de la foi qui anime bon nombre d'humains incite vivement à penser que « si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer ». Par voie de conséquence, quand la pensée et les sentiments des hommes s'apparentent à la métaphysique exposée dans les Écritures, elle s'oriente « tout naturellement » vers les aspirations qui animent tout homme de la Terre.

Telle est l'idée directrice que j'ai voulu exprimer dans mes deux ouvrages, *De limon et d'Azur* et *Dieu, la science, l'Homme et l'histoire*.

Nous vous rappelons que notre lettre d'information est mise à jour en permanence et peut être consultée sur www.initiation.fr



Yves-Fred Boisset a lu pour vous

Xavier Cuvelier-Roy, auteur de romans et de poésie ésotérique, vient de publier un roman initiatique **Symmista**[1]. On ne peut recenser un roman sans le trahir et sans priver le futur lecteur du plaisir d'en découvrir page après page l'intrigue. Ce que nous pouvons cependant dire, c'est que ce roman nous entraîne sur les « pas d'un initié » et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit de Guillaume de Martignas, « *fidèle compagnon de route de Louis-Claude de Saint-Martin* ». La fiction et l'histoire voyagent de conserve dans ce roman, ils se croisent toujours et parfois s'interpénètrent. Deux grands courants initiatiques y sont évoqués : le rosicrucianisme et le martinisme, deux maillons forts de la chaîne traditionnelle. Un manuscrit du 18e siècle découvert par un lointain descendant de son rédacteur, libraire à Angers, sera l'occasion de se replonger dans cet univers du « Siècle des Lumières » où nous cheminons à la rencontre, de Saint-Martin bien sûr, mais aussi de Martinez de Pasqually et de Jean-Baptiste Willermoz. On sait que ces trois noms sont inséparables. Fort bien documenté et très instruit en science ésotérique, Xavier Cuvelier-Roy, par le truchement de son personnage romanesque, met en valeur ce vaste mouvement philosophique du 18e siècle qui est encore bien vivant dans l'esprit et le cœur des cherchants. Cet ouvrage procure un grand plaisir au lecteur tout en répondant aux questions qu'il se pose souvent.

Rennes-le-Château, l'occultisme et les sociétés secrètes, voilà trois affaires qui ne cessent d'intriguer et d'allumer la curiosité des passants. C'est aussi le titre d'un ouvrage que **Dominique Dubois** vient de publier aux éditions de « L'œil du Sphinx »[2]. L'affaire de Rennes-le-Château commence à être bien connue tant est grand le nombre de livres qui lui ont déjà été consacrés à ce jour. Aussi, pourrait-on dire : « *Encore un de plus !* » Et, pourtant, il ne s'agit pas d'un livre de plus mais d'un travail de recherche qui éclaire des points jusque-là demeurés volontairement ou non sinon dans l'obscurité totale, du moins dans la pénombre. Prenant ses distances avec les multiples légendes qui entourent les aventures de l'abbé Saunière, ses prétendues relations avec les milieux maçonniques et martinistes et autres chimères qui

[1] *Xavier Cuvelier-Roy,* Symmista, *E.C.A., décembre 2005 - 190 pages, 22 €.*
[2] Dominique Dubois, Rennes-le-Château, l'occultisme et les sociétés secrètes, *Éditions de « L'œil du Sphinx », décembre 2005 – 200 pages, 18 €.*

ne reposent sur rien de sérieux et de démontré à ce jour, Dominique Dubois, spécialiste de l'étude des sphères occultistes du 19e siècle (voir, à ce sujet, son excellente étude sur Jules Bois), ramène ces événements à leurs justes proportions. En véritable historien, il démonte patiemment les mécanismes qui ont donné libre cours à l'imagination et ont abouti à ce monument qu'est le *Da Vinci Code* qui, sous la forme romanesque, reprend en les amplifiant les thèses chères à un certain « Prieuré de Sion » aux contours mal définis, thèses qui voudraient que Jésus eut une descendance avec le concours de Marie-Madeleine. Autour de cette bien mystérieuse affaire de Rennes-le-Château et de la fortune soudaine de l'abbé Saunière virevoltent une nuée d'hypothèses à peu près invérifiables qui mettent en scène des Rose+Croix, des loges maçonniques, des ordres secrets venus du Moyen Âge, etc. Dominique Dubois est un enquêteur sérieux et son livre, écrit en un style clair et direct, permet à coup sûr d'y voir plus clair dans cette affaire qui fit et fait encore couler tant d'encre. Un index et une bibliographie complètent fort à propos cet ouvrage.

Puisque nous venons d'évoquer les sociétés secrètes dans la recension précédente, restons encore quelques instants sur ce terrain en présentant un roman écrit par **Manuel Ruiz.** Le titre est sans détours. Jugez plutôt : ***La société secrète*** [3], tout simplement. Écrit dans le style alerte des romans historiques (l'auteur en a précédemment publié trois), ce livre est un régal. Ici encore, comme pour le roman de Xavier Cuvelier-Roy, nous ne saurions le raconter sans priver le lecteur des nombreux rebondissements qu'il renferme. Que l'on sache seulement qu'un certain Christian Dalleray (personnage fictif, bien entendu) réalise un vieux rêve : créer sa propre société secrète. Ce à quoi il parvient jusqu'à ce que... Deux romans ésotériques dans la même livraison, voilà qui est de bon augure ; ce genre, jusqu'ici peu exploité par les auteurs modernes, est de nature à charmer et à amener vers l'ésotérisme véritable tous ceux qui sont rebutés par les traités austères et trop souvent illisibles qui traînent dans les librairies.

Au rayon de la franc-maçonnerie, nous n'avons reçu durant le trimestre écoulé qu'un seul ouvrage. Il est signé d'un auteur maçonnique bien connu **Guy Piau** et porte un titre apte à éveiller la curiosité : ***Tradition alchimique et***

[3] *Manuel Ruiz,* La société secrète, *Ixcéa, janvier 2006 – 380 pages, 20 €.*



tradition maçonnique [4]. La franc-maçonnerie est riche, riche de multiples courants traditionnels qui ont convergé vers elle et dont elle est à la fois conservatrice et diffuseur. L'alchimie est l'un de ces courants et pas le moins important. On comprendra que, dans ce contexte, il ne peut s'agir que d'alchimie spirituelle ; cela va de soi mais cela va toujours mieux en le disant avant que quelques plumitifs et journaleux en mal de marronniers n'accusent les maçons de fabriquer de l'or en leurs loges. L'alchimie spirituelle a pour objet de transmuer l'homme ordinaire en initié et c'est aussi le seul et véritable but de la franc-maçonnerie, toutes autres interprétations ne pouvant être que malveillance et sottise. Pour l'heure, s'en tenant aux deux premiers degrés (ou grades) du Rite Écossais Ancien et Accepté, l'auteur, après de nombreuses et intéressantes considérations sur l'ésotérisme et les mystères anciens, s'efforce de montrer l'apport alchimique dans les rituels de la maçonnerie en mettant en parallèle le symbolisme alchimique et le symbolisme maçonnique. Il nous promet une suite (pour 2007) dans laquelle il traitera du même sujet appliqué aux grades suivants (maîtrise et hauts grades). Bien entendu, Guy Piau, ancien Grand-Maître d'une obédience qui pratique pour l'essentiel le Rite Écossais Ancien et Accepté, s'en tient à cette forme maçonnique mais l'on pourrait trouver des correspondances analogues entre l'alchimie spirituelle et l'enseignement maçonnique dans les autres rites.

Il existe toutes sortes d'initiation (même si ce mot et ce qu'il contient de charge spirituelle ne doit pas être galvaudé) et **Julien Bonhomme**, philosophe et anthropologue, dans un traité au titre intriguant ***Le miroir et le crâne*** [5], nous relate la manière avec laquelle un homme devant un miroir qu'il scrute de ses yeux fixes « *voit des scènes étranges, des apparitions fantastiques et de sombres histoires de famille* ». Cela se passe au Gabon et ce parcours initiatique s'appelle le *Bwete Misoko*. À la suite de l'auteur, nous entrons dans un monde étrange où nous rencontrons cependant des symboles qui ne sont pas totalement étrangers à notre propre culture ésotérique. Ce rituel, nous dit également l'auteur de ce traité, joue un rôle social ;

[4] *Guy Piau,* Tradition alchimique et tradition maçonnique, *Éditons Detrad, octobre 2005 – 300 pages, 23 €.*

[5] *Julien Bonhomme,* Le miroir et le crâne, *CNRS Éditions (Maison des sciences de l'homme), janvier 2006 – 248 pages, 30 €.*

« il permet de mettre en scène l'ordre des relations sociales en les rejouant dans le miroir initiatique ». Le but de ces initiations réside dans la formation de *« devins-guérisseurs »*.

Le Maître Philippe de Lyon avait un disciple. Il fait aujourd'hui l'objet d'un livre de **Philippe Collin** qu'il publie sous le titre ***Vie et Enseignement de Jean Chapas*** [6]. Sauvé à l'âge de sept ans par Monsieur Philipe d'une méningite alors que les médecins l'avaient reconnu mort, Jean Chapas, devenu adulte et sauvé une seconde fois par le Maître de la fièvre typhoïde, devint son élève et son successeur. Le Maître quitta son manteau terrestre en 1905 et, pendant les vingt-cinq années qui suivirent son départ, Jean Chapas assura la relève et poursuivit l'œuvre de guérison dans le même esprit de ferveur et de spiritualité. Philippe Collin nous relate dans cet ouvrage quelques faits marquants de la vie de Jean Chapas dont Sédir avait dit, après la mort du Maître Philippe : *« Celui qui reste en chair parmi nous (Chapas) et que Monsieur Philippe nous a donné comme soutien, sait par Lui tout ce qui reste à accomplir. »* Et Jean Chapas l'accomplit jusqu'à son dernier jour en 1932. L'auteur souligne la discrétion dont Chapas fit preuve durant toute sa vie ; la discrétion n'est-elle pas la marque des grandes âmes ! Tous ceux qui sont restés fidèles à la mémoire de Monsieur Philippe trouveront dans le livre de Philippe Collin matière à l'aimer plus encore.

Gregorio Manzur est né en Argentine, à Mendoza, et s'est installé à Paris en 1965 après l'instauration d'une dictature militaire dans son pays. Son métier de journaliste l'a conduit à effectuer de longs séjours en Inde et en Chine. C'est à cette occasion qu'il a pu découvrir la tradition taoïste et devenir adepte d'une tradition appelée le « tai-chi » qui enseigne que *« le corps et l'esprit sont mus par la même énergie que celle qui meut l'univers »*. Sans vouloir minimiser les mérites de cette tradition, avouons quand même que nous nous en doutions déjà un peu. Quoi qu'il en soit, Gregorio Manzur relate *« vingt ans d'initiation avec des maîtres de tai-chi en Chine »* en un volume au titre curieux et qui constitue en lui-même tout un programme : ***Les mouvements du silence*** [7]. Cet ouvrage se lit à la manière d'un roman, même s'il n'en est pas un puisqu'il relate des faits réels et non fictifs. Les anecdotes y

[6] *Philippe Collin,* Vie et Enseignement de Jean Chapas, *Le Mercure Dauphinois – 150 pages, 15 €*
[7] *Gregorio Manzur,* Les mouvements du silence, *Albin Michel, janvier 2006 – 330 pages, 21 €.*



pullulent et tiennent en éveil l'attention du lecteur. C'est un parcours intéressant que nous suivons avec intérêt et plaisir.

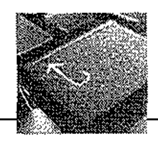
Les revues

« **LES AMITIÉS SPIRITUELLES** », **n° 225, janvier 2006 – 14, rue Campo Formio 75013 Paris.** Dans ce numéro, nous avons relevé une étude sur « Sédir et l'Orient », un document sur un père du désert, Dorothée de Gaza, et un émouvant récit qui met en lumière le sacrifice d'un prêtre qui a fait du charisme et du pardon sa raison de vivre.

« **ATLANTIS** », **n° 422 et 423, 2e et 3e trimestres 2005 – 30, rue de la Marseillaise 94300 Vincennes.** Dans la première de ces deux livraisons, Marc Baillod nous présente une étude très complète sur « le Nombre d'Or et le Sacré ». S'il est vrai que ce thème a été moult fois exploité par de nombreux exégètes, il est aussi vrai de reconnaître que la présente étude apporte un éclairage nouveau sur l'édification des églises romanes. Dans le second numéro reçu, Christian Ficat traite de la « Théorie du corps » avec en sous-titre « De l'humain au divin ». Il met en parallèle les mythes religieux et les théories scientifiques, ce qui ouvre des horizons jusque-là peu explorés et qui offrent de nouvelles pistes de réflexion.

À l'intention de nos lecteurs anglophones, nous signalons avec plaisir la parution des deux revues magistralement dirigées par Onslow Wilson et publiées aux États-Unis. « **ARIADNE'S WEB** », **volume 11, n° 1**, présente une perspective philosophique de la magie ; « **L'INITIATION** », **English Edition, Volume 6, n° 1**, publie un rituel initiatique des rosicruciens allemands au commencement du 17e siècle présenté et commenté par Serge Hutin.

Nous vous rappelons que notre lettre d'information est mise à jour en permanence et peut être consultée sur le site Internet officiel de la revue : www.initiation.fr



Bruno Le Chaux a surfé pour vous

Le GERME : www.germe.fr

Le **GERME** *(***G***roupe d'***É***tudes et de* **R***éflexion sur les* **M***ythes* **E***uropéens) est* une association qui organise des conférences publiques sur des thèmes philosophiques. Ses réunions (entrée libre et gratuite) ont lieu tous les premiers mercredis du mois à :

La Maison des Associations (salle A)
2 bis rue du Château 92200 Neuilly-sur-Seine
Station de métro voisine : Pont de Neuilly.

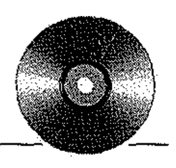
Parallèlement à ces conférences, le GERME offre également 2 autres types de réunions :

- **Le Cercle Philippe Encausse** a pour vocation de rassembler les chercheurs intéressés par le courant traditionnel occidental issu de la gnose des premiers siècles de notre ère chrétienne et jalonné par les grands moments de notre histoire que furent l'hermétisme, l'alchimie, la cabbale, le rosicrucisme et l'illuminisme. L'histoire et la philosophie de ces mouvements constituent le but de ces études. Les réunions du Cercle Philippe Encausse sont ouvertes fraternellement à tous les cherchants, martinistes ou non.
- ***Le Chapitre Philippe Encausse*** *prolonge le Cercle Philippe Encausse par* la tenue de réunions martinistes rituelles ouvertes aux seuls martinistes et à tous les martinistes indépendamment de leur origine initiatique.

Ces deux organisations complémentaires ne sont pas émanées d'un Ordre martiniste quelconque et ne sont inféodées à aucune structure initiatique existante. Elles ne poursuivent en aucune manière le but de se transformer dans l'avenir en un nouvel Ordre Martiniste, considérant que l'indépendance et l'ouverture à tous demeurent la meilleure voie pour rendre le martinisme toujours plus vivant et toujours plus apte à servir.

Livres mystiques : www.livres-mystiques.com

Une mine d'or à portée de la main. Ce site est d'une richesse inouïe. En plus des 10 000 pages de textes mystiques mis gracieusement à disposition de l'internaute et des 30 000 pages de livres, il existe de nombreuses autres parties telles les œuvres complètes de Sédir, le fondateur des amitiés spirituelles, de nombreux textes de Phaneg... Des auteurs plus anciens sont aussi présents comme Eckartshausen (avec notamment l'intégrale de *La nuée sur le sanctuaire*), les œuvres complètes de saint Augustin (un monument)... Bref, un seul conseil : faites un tour sur ce site qui est certainement le plus fourni et le plus complet aussi bien en quantité qu'en qualité.



Pascal Rivière a écouté pour vous

http://www.aecoute.info
Découvrez aussi « La Colonne d'Harmonie » :
http://colonneharmonie.blogspot.com

Au Royaume des Fées... toute la magie de la musique



JOÈVE (COMPOSITION ET ARRANGEMENTS, PIANO)
ET JEAN-MARC STAEHLÉ (GUITARE)
PRODUIT PAR ENERGIE NATURE PRODUCTION - ENP 034
DURÉE TOTALE : 62'28

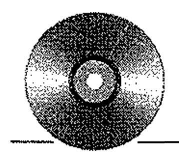
Sur le site relax music, le disque est présenté comme fait d'une musique instrumentale douce et relaxante qui nous fera voyager à la rencontre des fées dans leur monde magique et enchanteur.
J'ai donc voulu goûter à cette féérie. Je n'ai pas été déçu.
Il y a tout d'abord une très belle musicalité, de fines mélodies. Les instruments électroniques se marient harmonieusement avec ceux de nature acoustique (guitare, flûte...). Mais j'ai surtout apprécié les voix (La voix de fée est interprétée par Estella).
On sent bien que la celtitude est passée par la pour rejoindre la spiritualité.
Pour qui veux rejoindre les bras de Morphée c'est une très beau prélude et pour qui veut se dépayser, se revigorer à domicile une excellente fin en soi.

Les titres:

01 - La fée des Lys
02 - Rencontre magique
03 - La ronde des fées
04 - Aubade à la lune
05 - La dame à la licorne
06 - La fontaine aux lutins
07 - Pour l'amour d'une princesse
08 - Ballade celtique
09 - La cité imaginaire
10 - La montagne aux secrets
11 - Baguettes magiques
12 - L'appel mystérieux
13 - Le secret dévoilé
14 - Incantation de la fée des Lys

Écoutez l'album.
Site internet : http://www.relax-music.com

Diffusé par DG diffusion BP734 - 31683 Labège Cedex ☎ 05 61 000 999.



Tao



L'ODYSSÉE DE L'ESPRIT
COMPOSITIONS ORIGINALES DE STEPHEN SICARD ARRANGÉES ET ORCHESTRÉES PAR ERIC ARON - ART COMPOSITE 2005
SIC019 -DURÉE TOTALE: 72'34

« Meilleure que mille notes privées de sens, est une seule note raisonnable, qui peut amener le calme de celui qui l'écoute. »

Logos revient avec son ami Éric Aron, grand spécialiste des arrangements asiatiques et orientaux (Zen, Hymalaya, India et China), leur collaboration nous offre un splendide disque de musique de relaxation où pourront puiser les thérapeutes. Comme à l'accoutumée cette musique de Logos est rythmée par flux paisible, elle engendre ainsi par induction un état de détente, un apaisement du mental. L'auteur mêle aux ingrédients musicaux des bruitages discrets mais appropriés de la nature, ils s'introduisent et se retirent de la partition dans un mouvement discret, comme coulés dans la partition

Et l'Esprit Tao ?
La distribution discographique nous donne usuellement à entendre de ces soupes industrielles « Tao », « Feng Shui », « Reïki » qui n'ont de rapport avec le thème que le titre. Ici Logos et Éric Aron ne sont pas tombés dans le piège de la production commerciale accrocheuse mais creuse. Bien au contraire, l'Esprit Tao se retrouve dans la nature équilibrée, pondérée de l'œuvre, dans les sonorités savamment mais fluidement choisies des morceaux interprétés. Les sonorités orchestrales occidentales se mêlent aux instrument de l'orient en un équilibre harmonieux. Nous sommes littéralement bercés, enveloppés, les émotions angoissées s'apaisent au contact de la musique...

Une grande œuvre pour de paisilbes moments de détente.

01. L'Esprit de la Montagne
02. La Cité des Ancêtres
03. Le Cercle de Lotus
04. Le Sûtra du Diamant
05. Le Livre des Vents
06. Les Trois Royaumes
07. Les Flammes de la Sagesse
08. Le Souffle de l'Aube
09. Les Voeux de Samaya
10. Les Portes du Monastère
11. Le Palais du Soleil
12. Les Six Destinées
13. La Cité des Ancêtres (Bonsaï remix)

Site de Logos http://www.logos-musique.com

1953 – 1 – 2 – 4 – 6	1954 – *1 – 2 – 3* – 4	1955 – *1 – 2 – 3 – 4*
1956 – *1 – 2*	1957 – *1*	1958 – *1*
1959 – *2*	1960 – *2 – 3*	1961 – 1 – 3
1962 – *1* – 2 – 4	1963 – 1 – 2 – 3 – 4	1964 – 1 – 3 – 4
1965 – *1* – 2 – 4	1966 – *2* – 3 – *4*	1967 – *1 – 2*
1968 – *1* – 2	1969 – 1	1970 – *1* – 2 – 4
1971 – *1* – 2 – 3	1972 – *1* – 2 – 3 – 4	1973 – *1 – 2* – 3 – 4
1974 – *1* – 2 – 4	1975 – *1* – 2 – 3	1976 – 1
1977 – 1 – 2 – 3 – 4	1978 – 1 – 3 – 4	1979 – 1 – 2 – 3 – 4
1980 – *1* – 2 – 3 – 4	1981 – 1 – 2 – 3 – 4	1982 – 2 – 3 – 4
1983 – 1 – 2 – 3	1984 – 1 – 2 – 3 – 4	1985 – 1 – 2
1986 – 1 – 2 – 3	1987 – 1 – 2 – 3 – 4	1988 – 1 – 3 – 4
1989 – 1 – 2 – 3 – 4	1990 – *1* – 2 – 3 – 4	1991 – *1* – 2 – 3 – 4
1992 – 1 – 2 – 3 – 4	1993 – 2 – *3* – 4	1994 – 1
1995 – *3*	1996 – 2 – *3* – 4	1997 – *1* – 2 – *3 – 4*
1998 – 1 – 4	1999 – 4	2000 – 2 – 3
2001 – 2 – 4	2002 – 2 – 3 – 4	2003 – 3 – 4
2004 – 2 – 3	2005 – 1 – 2 – 3 – *4*	

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € TTC (port compris)
À partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €
Pour les numéros qui ne sont plus disponibles,
il est possible de commander des photocopies
au même prix et aux mêmes conditions.
Ces numéros épuisés figurent en *italique* dans le tableau ci-dessus.

SOMMAIRES 2005

N° 1 – Éditorial – Les deux Saint-Jean (2e partie) par François Bertrand – En écoutant N.P. saint Jean de la Croix, poème de Marielle-Frédérique Turpaud – Le christianisme ésotérique, par Didier Vérick – Le martinisme en Bohême, par Horev – Abel et Caïn, par Pierre Lengyel – Catharisme et néo-catharisme, Déodat Roché, par Dominique Dubois – Les cathédrales préhistoriques, par Manuel Ruiz – La mort et l'au-delà, (2e partie), par Phaneg – Les livres, les revues, les disques et les informations.

N° 2 – Éditorial – In memoriam, M. Philippe de Lyon, thaumaturge, par Philippe Dugerey et Philippe Collin – Un regard original sur le mouvement martiniste au début du XXe siècle, par Marijo Ariëns-Volker – Les deux Saint-Jean (3e partie) par François Bertrand – Le cep et la vigne, par Christine Tournier – Article sur l'ouvrage de Patrick Négrier : Gurdjieff, maître spirituel, par Paul Beekman Taylor – Les livres, les revues, les disques et les informations.

N° 3 – Éditorial – Au revoir, Michel, par Brice Mebo – *In memoriam* : Cagliostro : Qui était Cagliostro et où Cagliostro puisa-t-il son enseignement ?, par Denis Labouré ; simples propos sur le sceau de Cagliostro, par Bruno Marty ; l'interrogatoire de Cagliostro ; une citation de Cagliostro – Concordance Bible-Égypte, par Patrick Négrier – Côté cour, côté jardin (1re partie), par Arthur Brunier-Coulin – Les deux saint Jean (4e partie et fin), par François Bertrand – Musique chrétienne contemporaine, par Vladimir Matusiak – Les livres – Les revues – Note aux abonnés – Informations – Le Germe.

N° 4 de 2005 - L'humilité, conte mystique peul - La Tour Dieu, poème de Carl Christaki - L'air, par Marc Maumon - Vertus et vices, une petite histoire du bien et du mal, par Hector Launay - Histoire de Lucie, par Christine Tournier - Côté cour, côté jardin (2e partie), par Arthur Brunier-Coulin - Le passé éclaire l'avenir, par Alain Colliard et Jean-René Martel - Le Clos Landar, par Philippe Collin - *In memoriam* Cagliostro, un addendum, par François Bertrand - Journées Papus 2005.

Quelques pensées de Louis-Claude de Saint-Martin

Il m'a été aisé de voir qu'aux yeux des hommes, si vous n'avez point de corps, vous passez bientôt pour n'avoir point d'esprit, car tout leur esprit est dans leur corps.

Il m'a été aisé de sentir que rien ne rend l'âme tiède comme la prospérité dans la matière, puisque notre vie corporelle n'est qu'une pénitence et que toutes les larmes de l'homme ne suffiraient pas pour la laver.

Dans le physique comme dans le moral, il n'y a que les lâches et les sots qui ne sachent pas se passer des autres. Si l'homme était sage, aucun de ses semblables ne serait absolument indispensable pour lui.

Comment serions-nous donc séparés de la vie ? Tout est vivant. Comment aurions-nous de l'inimitié pour les hommes ? Nous sommes tous assis à la même table, et nous buvons tous dans la coupe de la fraternité.


ICI REPOSE LE CORPS DE
ENCAUSSE
1916

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2006

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
69/89, rue Jules Michelet
92700 COLOMBES
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2006)

Nom.. Prénom...................................
Adresse..
Code postal................. Commune..
Date__/__/ 2006 Signature____________________

Tarifs 2006

France, pli fermé	30 euros
France, pli ouvert	27 euros
U. E. - DOMTOM	35 euros
Étranger (par avion)	42 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN	à partir de 43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

Tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 14 heures,
vous pouvez assister aux conférences du

« GROUPE GALAAD »

dans les locaux de la « Société Théosophique »,
4, square Rapp 75007 Paris.

Ces conférences, présentées par Robert Delafolie,
ont pour thème cette année,
« Les mythologies et la sagesse divine ».

Le « CERCLE PHANEG »

5/7, rue de la Chapelle 75018 Paris (M° Marx-Dormoy)
code 89 B 27 (*la salle se trouve au fond de la deuxième cour*)
propose des conférences
les 2e mercredis du mois, à 19 heures 30.

Le mercredi 10 mai,
Jean-Pierre Bonnerot parlera de
« Péladan et le renouveau de l'ésotérisme chrétien au 19e siècle ».

Entrée libre.

AMIS ABONNÉS, N'ATTENDEZ PLUS POUR RENOUVELER
VOTRE ABONNEMENT SI VOUS NE L'AVEZ DÉJÀ FAIT.

VOUS NOUS FACILITEREZ LA TÂCHE.

N'HÉSITEZ PAS NON PLUS À FAIRE CONNAÎTRE
LA REVUE À VOS AMIS.

MERCI.

« Le G.E.R.M.E. »

vous propose des conférences
tous les premiers mercredis de chaque mois, à 19 heures 30,
Maison des Associations
2 bis, rue du Château 92200 Neuilly sur Seine (M° Pont de Neuilly)
contact : 06 89 35 85 59

le mercredi 5 avril 2006 :
« L'homme en son alchimie spirituelle » par Christine Tournier ;

le mercredi 3 mai 2006 :
« René Guénon », par Michel Butkiewicz ;

le mercredi 7 juin 2006 :
« Occident et Orient, un patrimoine religieux commun »,
par Christian Lochon et Hubert Lecocq.

et des échanges de vue
aux dates ci-dessous, à 19 heures 30,
170, avenue d'Italie 75013 Paris (M° Maison-Blanche)
code 6317 – contact : 06 89 35 85 59

Le thème général choisi pour cette année 2005/2006 est le suivant !
« LA TRADITION INITIATIQUE DANS LE CHRISTIANISME OCCIDENTAL ».

Ce thème général se déclinera en cinq sujets d'étude
selon le calendrier suivant :

Lundi 24 avril 2006 : « philosophie et théosophie » ;
Lundi 19 juin 2006 : « synthèse de ces études ».

L'accès à ces réunions est libre et entièrement gratuit.
Peuvent y participer toutes les personnes intéressées
par l'étude de l'Histoire et de la Tradition.

Contacts : Yves-Fred Boisset, 69/89, rue Jules Michelet, 92700 Colombes
Téléphone et télécopie : 01 47 81 84 79 - Mobile : 06 89 35 85 59
Courriel : yvesfred.boisset@papus.info
Site : www.initiation.fr et www.yvesfred.com